

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E

CHOISIE;

De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.

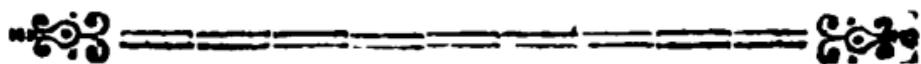
DEDIÉ AU ROI,



JUIN 1751.

NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C. LI.





JOURNAL HELVETIQUE,

JUIN 1751.



R F F L E X I O N S

Pour adoucir la VIEILLESSE.

LES Jeunes Gens qui liront ce titre se détermineront, sur la seule inspection, à passer cet Article, come ne les regardant absolument point; mais il est bon de les avertir de bone heure, au cas que l'on y soit encore à tems, qu'ils y ont plus d'intérêt qu'ils ne pensent. S'ils parviennent à la Vieillesse, elle ne sera suportable pour eux, qu'autant qu'ils auront travaillé dès leurs jeunes ans, à la rendre telle. C'est ce qui paroitra clairement dans la suite de ce Discours *.

I i 2

Quand

* Quand les Mœurs sont pures & innocentes dans le premier âge, dit la Marquise de Lambert, la Vieillesse, est douce & tranquile. Le soutien & la consolation d'un âge avancé, c'est une longue habitude de Vertu. Quand

Quand nous nous proposons de donner des Conseils pour pouvoir goûter encore quelques douceurs dans un âge avancé, cela demande une explication. Nos Réflexions ne doivent pas porter proprement sur la dernière Vieillesse, ou l'âge décrépit, qui est ordinairement un afoiblissement total, non-seulement du Corps, mais encore de l'Esprit. Ce dernier période de la vie où les sens & la raison sont en défaut, qui ne présente plus que le fantôme de l'Homme, & quelques foibles restes de l'Humanité, n'est plus capable d'être dirigé, & n'est propre qu'à exciter la compassion*. Nous avons seulement en vue ici ce qu'on appelle la première Vieillesse où l'Esprit & le Corps conservent encore assez de force & de vigueur, pour s'acquitter passablement bien de leurs fonctions.

On

en l'a pratiquée dans la jeunesse, on en recueille le fruit dans les derniers tems; mais nous nous prenons à la Vieillesse des maux que nous donne notre dérèglement... On demandoit à un Philosophe qui avoit vécu cent sept ans, s'il ne trouvoit pas la vie ennuyeuse; Je n'ai pas à me plaindre de ma Vieillesse, dit-il, parce que je n'ai pas abusé de ma jeunesse.

* Godeau décrit, d'une manière fort vive, le triste état de ces Vieillards décrépits. Voici comment il les apostrophe.

Trones séchés, sépulcres vivans,
Qui n'êtes ni morts ni vivans,
Blaintives Ombres de vous mêmes.

On voit assez que pour conserver cette vigueur, il est absolument nécessaire d'avoir eu une Jeunesse sage & réglée. Rien n'énerve plus & ne contribue d'avantage à nous faire vieillir avant le tems, que l'abus des plaisirs & les excès de la Jeunesse. Il faut donc d'abord établir come un fait confirmé par l'expérience, que la Tempérance & la Sagesse dont on ne se fera point écarté étant jeune, sont les plus sûrs moiens, pour parler avec Mad. Des Houlières, de prévenir,

les ennuis, les infirmités.

De la froide Vieillesse ordinaires Compagnes.

Un autre Conseil fort important à doner aux Vieillars, c'est de travailler avec soin à se guérir de ces défauts atachés à leur âge, qui les rendent également à charge à eux mêmes & aux autres. Ces défauts les plus marqués, c'est un Esprit chagrin, beaucoup de mauvaise humeur. C'est ce qui les rend si portés à censurer, si despotiques & si impérieux. Ils blâment ordinairement tout ce qu'ils voient faire, & ne louent que le tems passé. Ce sont de perpétuelles leçons aux Jeunes Gens. On convient que les Vieillars sont en possession de régler la conduite de ceux qui sont plus jeunes qu'eux, mais ils ne doivent pas abuser de ce droit.

Ils doivent penser qu'ils se rendent désagréables, pour ne pas dire odieux; par ces affectations d'empire & d'autorité. Ces dépendances qu'ils exigent avec trop de sévérité, ne peuvent que soulever contr'eux. Quand ils condamnent les récréations les plus innocentes, ils donent lieu de dire, qu'ils les blâment parce qu'ils n'y ont pas assez de part.

*La Vieillesse chagrine incessamment amasse,
 Marche en tous ses desseins d'un pas lent & glacé,
 Toujours plaint le présent, & vante le passé;
 Inhabile aux plaisirs dont la Jeunesse abuse,
 Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.*

DESPREAUX.

Ce Poëte vient de toucher un autre défaut dont il importe aussi extrêmement de se préserver, ou de travailler à se défaire dans la Vieillesse, c'est l'Avarice. Dans un âge avancé, on est fort sujet à se laisser dominer par cette Passion. Elle n'est jamais plus forte que dans ceux qui ont achevé leur course. On ne disconvient pas que les Vieillars n'aient besoin de bien pour subvenir à leurs infirmités, & pour se procurer les comodités qui conviennent à leur âge. Mais rien n'est moins raisonnable que ce desir d'acumuler qui les possède ordinairement. *Quelle folie, disoit Caton, d'être si ardent à faire*

faire des provisions, quand on est sur la fin de son-Voyage ! Que diroit-on d'un Home, qui lors qu'il est près d'arriver dans sa Patrie, se pourvoiroit de grosses Sommes, & se chargeroit d'autant de bagage que s'il avoit encore une longue traite à faire ?

Le prétexte dont les Vieillars se servent ordinairement pour colorer leur ardeur pour l'Argent, ne peut point les justifier. Ils travaillent, disent-ils, à mettre leurs Enfans dans une situation riante. Mais ils devroient se dire, que le plus souvent ils se donent bien des soins & des peines, pour un Héritier peut-être ingrat & déréglé, qui consumera en luxe, pour ne pas dire en débauches, ce qui leur a couté tant de sueurs & de travaux. Ecoutons *Horace* là dessus,

„ Je dépenserai, *dit-il*, le peu que je tire-
 „ rai de mon petit fond, tout autant que
 „ je croirai le pouvoir faire raisonnablement,
 „ sans m'embarasser de ce que mon Héri-
 „ tier pourra penser ou dire, quand il verra
 „ que je n'ai pas assez fait profiter mon
 „ bien*.

On

* *Utar, & ex modico, quantum res poscat, accervo*

*Tollam, nec metuum quid de me judicet Hæres
 Quod non plura datus invenerit.*

Lib. II. Epist. II.

On ne sauroit jouir d'une heureuse Vieillesse tant qu'on se laissera maitriser à cette passion inquiète. Elle est tout à fait contraire au repos du Corps & de l'Esprit. Il y a plus : L'Avarice est contraire à la pratique de plusieurs Vertus ; elle nous empêche de faire des bones Oeuvres, d'assister les Misérables ; & rien n'adoucit plus la Vieillesse que le souvenir des bones Actions que l'on a faites, la satisfaction d'avoir rendu la vie suportable à quelques Malheureux. C'est ce que je pourrai toucher encore dans la suite.

En général, dans quelque âge que l'on soit, la Vertu est le plus sûr moien de se rendre heureux. „ La Sageffe, dit un Au-
 „ teur qui a tres bien traité cette Matière, la
 „ Sageffe seule, à parler exactement, mé-
 „ rite le titre de Bien, parce qu'elle seule
 „ est de nature à ne devenir jamais Mal par
 „ un mauvais usage. Elle éloigne de nous
 „ les sentimens douloureux, & rassemble
 „ en nôtre faveur tous les sentimens
 „ agréables. Le regret du passé, le chagrin
 „ du présent, l'inquiétude sur l'avenir, sont
 „ les fléaux qui affigent le plus le Genre-
 „ Humain. La Vertu nous en garantit en ren-
 „ fermant nos desirs dans ce qui est à nôtre
 „ portée, en les conformant à la Raison,

„ en

„ en les soumettant pleinement à l'Ordre
 „ immuable qu'a établi une souveraine
 „ Intelligence. L'ennui, non moins affi-
 „ geant que le chagrin, porte son poi-
 „ son jusques sur le Trône. Il n'ose apro-
 „ cher de la Sagesse, qui remplissant d'une
 „ suite d'ocupations vertueuses le cours
 „ de la vie, y forme une chaine de senti-
 „ mens agréables. Elle écarte même de nous
 „ jusqu'aux douleurs, qui le plus souvent
 „ ne sont que les fruits de l'intempérance.
 „ Les Plaisirs de l'Esprit marchent à sa suite,
 „ & l'accompagnent jusques dans la solitude
 „ & dans l'Adversité. Elle nous a franchit
 „ autant qu'il est possible, du caprice d'au-
 „ trui & de l'empire de la Fortune, en
 „ plaçant nôtre perfection, non dans une
 „ possession d'Objets toujours prêts à nous
 „ échaper, mais dans un usage de nos fa-
 „ cultés, assorti à nôtre état présent *.

Quand on fait consister le bonheur à satis-
 faire ses passions, on découvre à la fin qu'on
 s'est trompé. La félicité qu'elles nous pro-
 mettent est fondée sur l'erreur. Celle, par
 exemple que l'Avarice nous fait espérer est
 fondée sur ce faux principe, que les Riches-
 ses sont de véritables biens. Dès que l'Ame
 se défabuse, en examinant le grand nombre
 de

* Logie des sentimens agréables, p. 219.

de cas où les Richesses font non seulement inutiles, mais même funestes, elle perd la félicité que son erreur lui avoit causée. Il en est de même des autres passions. Mais en faisant consister le bonheur dans la pratique de la Vertu, on n'a rien à craindre de semblable.

Cependant il ne faut pas dissimuler une Objection, qui a été faite bien des fois. Quand nous disons que la Vertu est le seul moien de se rendre solidement heureux, on ne manque pas de nous opposer les Combats qu'il faut soutenir pour en acquérir l'habitude, la violence qu'il faut se faire pour résister à ses passions. L'acquisition de la Vertu, dit-on, demande tant d'efforts, qu'on ne sauroit se trouver heureux dans une semblable contrainte. Nous vivons au milieu de mille tentations propres à nous faire succomber. Nous avons continuellement devant les yeux des exemples séduisans, & il en coûte beaucoup pour ne pas se laisser entraîner.

Mais il faut remarquer que ces combats doivent avoir cessé dans la Vieillesse. Les obstacles à la Vertu n'ont plus lieu dans un âge avancé. Alors elle nous fait goûter une douce satisfaction, une heureuse tranquillité, que rien ne doit traverser. Il n'y a guère que

l'Avarice, qui sur la fin de la vie soit encore dans toute sa force, & qui demande de la violence pour être déracinée. Il faut convenir qu'elle ne s'arrache que difficilement du cœur des Vieillars. Ce n'est pas une de ces Passions qui tombent d'elle même au déclin de l'âge. Loin de diminuer, on la voit souvent prendre alors de nouvelles forces. Excepté ce cas, les passions s'usent avec le tems, leur aiguillon s'émouffe, leurs desirs se ralentissent, à mesure que la vigueur de l'âge diminue.

Il n'y a donc point de période dans la vie dont on dût mieux s'acomoder que de la Vieillesse, si on savoit doner un juste prix aux choses. Les Années & la Raison ont subjugué nos Passions. La douce tranquillité dont nous jouissons alors nous met dans la situation la plus propre pour jouir du présent. Voici comment un Poete la décrit.

*Après le Printems gracieux.
De la Jeunesse aimable & vive,
J'ai passé dans la Vie active
De l'âge mûr & sérieux;
Et maintenant devenu vieux,
J'emploie une Vieillesse oisive
A jouir des fruits précieux
De ma Raison que je cultive,
Plaisirs des Cœurs ambitieux,*

*Plaisirs vifs & délicieux
 De la belle & vaine Jeunesse ,
 Vous ne valés pas les plaisirs
 De Tranquilité , de Sagesse ,
 Que goûte une saine Vieillesse
 Qui n'a ni craintes , ni desirs.*

Ces Vers sont de l'Abé Régnier , de qui l'on a dit que sa Veine avoit duré autant que sa vie , qui a été fort longue.

„ Un Vieillard qui a passé sa vie dans des
 „ amusemens , dit un célèbre Auteur , ou
 „ dans des affaires d'ambition , ne se trou-
 „ vant plus en état de goûter les plaisirs ,
 „ & voiant son crédit diminuer de jour
 „ en jour , & faire place à celui des nou-
 „ veaux Soleils levans ; est sensible à ses dis-
 „ graces. Tout lui déplaît. Il condanne
 „ le présent , auquel il n'a pas assez de part ,
 „ il ne fait cas que du passé , qu'il voudroit
 „ de tout son cœur rapeler. Au contraire ,
 „ un Vieillard au dessus des foiblesses de
 „ la Jeunesse , affermi dans la Vertu , en-
 „ richi de conoissances , à qui le passé fournit
 „ un souvenir agréable & l'avenir de glo-
 „ rieuses espérances , est dans l'état le plus
 „ heureux de la vie. Il n'a rien à craindre
 „ ni à regretter. Il jouit de lui même.

„ Il

„ Il n'y a nul âge qui n'ait en sa dispo-
 „ sition une certaine portion de biens : Le
 „ premier âge, les plaisirs vifs des sens &
 „ de l'imagination : Le second âge, les
 „ plaisirs de l'Ambition & de l'Opinion ;
 „ le dernier, les plaisirs de la Raison & de
 „ la Tranquilité... La Vieillesse nous
 „ afranchit de la tyrannie des passions, &
 „ nous fait éprouver que c'est un grand
 „ plaisir que de savoir s'en passer, & une
 „ grande volupté que de se sentir au dessus
 „ d'elles... Dans cet âge, la Raison nous
 „ est rendue ; elle reprend tous ses Droits ;
 „ Nous començons à vivre, quand nous
 „ començons à lui obéir.

La Marquise de Lambert. /

Quand j'ai dit que les Vieillars devoient se
 guérir de l'Amour excessif des Richesses, j'ai
 déjà insinué qu'ils ne devoient pas cepen-
 dant négliger entièrement le soin de leurs
 Affaires temporelles. La Vertu toute nue
 n'est pas suffisante pour faire nôtre bonheur :
 Elle doit être au moins acompagnée d'affés
 de bien pour n'avoir pas à luter contre la di-
 fette. Il faut ajouter encore que nous lui
 suposons assez de santé pour n'avoir pas à
 combattre les maladies & la douleur.

On vient de voir que pour jouir d'une
 heu-

heureuse Vieillesse, un Article des plus essentiels c'est de s'être appliqué de bonne heure à régler ses Mœurs & à avoir une conduite vertueuse. Ajoutons présentement qu'il faut encore avoir donné ses soins à former l'Esprit ; aussi bien que le Cœur. On doit s'être attaché dès la Jeunesse à quelque chose de solide , & avoir enrichi son Esprit de connaissances utiles. La Lecture des bons Livres est d'une grande ressource dans la Vieillesse, cet âge qui n'est plus fait pour les plaisirs des sens.

La lecture des bons Ouvrages est une occupation également utile & agréable. Les Livres font à l'Ame ce que la nourriture est au Corps. Elle languit , s'affoiblit , est réduite à rien sans cet aliment. L'Esprit ne s'use pas , il se perfectionne au contraire par l'usage que l'on en fait. La Lecture augmente tous les jours nos lumières , étend nos vues , détruit nos préjugés , perfectionne notre jugement , & nous épure de plus en plus le goût.

La Lecture est encore le plus sûr contre-poison du cruel ennui que les hommes craignent tant. Elle est pour nous une source de plaisirs , aussi bien que d'instruction. Les plaisirs qu'elle nous procure sont purs & tranquilles, en cela bien différens de ceux
que

que promettent l'Ambition & la Volupté. Ils renaissent chaque jour, & se diversifient au gré de nos desirs. Il ne convient pas aux Vieillars de se jeter dans le fracas du monde. Mais avec le goût de la Lecture, ils peuvent se trouver bien d'être seuls. Le commerce avec les Morts vaut souvent mieux que celui avec les Vivans. Voici la dessus la décision de l'Auteur *Du vrai Merite. De dix Hommes connus*, dit-il, à peine en trouve-t-on un qu'on ne quite volontiers pour Boileau, ou pour La Bruière.

Outre les Lectures solides on doit conseiller aux Vieillars d'en faire de tems en tems d'amufantes. Il faut mettre dans ce rang les Voiages, lors sur tout qu'on peut compter sur leur exactitude & leur fidélité. On y trouve de quoi se délasser agréablement de quelque occupation plus sérieuse. On y voit les Mœurs & les coutumes des Nations étrangères. Les faits merveilleux & extraordinaires que les Livres de Voiages nous présentent de tems en tems excitent la curiosité, & soutiennent par là même, l'attention. Aussi les a-t-on apellés *les Romans des Honnêtes Gens*. Je les apellerois plutôt les Romans des Vieillars, à qui la lecture des Romans proprement dits, ne convient plus. Les Intrigues amoureuses ne doivent pas se lire avec
des

des Lunettes. On dit que *Perrot d'Ablancourt* sur ses vieux jours, faisoit des Relations de Voiages sa principale Lecture.

Après avoir donné à la Lecture quelques heures de la Journée, un Vieillard, pour adoucir son état, doit aussi en donner quelques unes à la Conversation. Nous lui supposons encore les qualités sociables, & c'est pour les perfectionner encore davantage, que nous l'avons exhorté à se guérir de l'Esprit chagrin & censeur assez ordinaire à cet âge. Un Vieillard ne doit pas se retirer tout à fait du monde, il doit seulement éviter les compagnies trop bruiantes. Il convient à la Vieillesse de s'éloigner également de la foule & d'une Solitude entière, qui la livreroit trop à elle même & à de tristes imaginations. Le plaisir de la Conversation est sans contredit un des plus doux & des plus innocens que l'on puisse goûter. Elle est si propre à notre nature, que l'on peut dire que jamais on n'est plus Homme que quand on parle raisonnablement à d'autres Homes. Rien de plus utile & de plus satisfaisant en même tems que de s'entretenir avec des Persones sages & éclairées. Un vieillard doit donc fréquenter quelques Amis, qui lui conviennent, & avec qui il puisse avoir de l'ouverture de cœur & de la

la confiance. Il pourra verser dans le sein de l'un d'eux ses plus secrettes pensées. Leur entretien & leurs Conseils suspendront les chagrins que certains Evénemens facheux, qui arrivent quelquefois, ne peuvent pas manquer de causer.

On peut donner pour modèle un Vieillard dont l'Abé de *Bellegarde* nous a laissé le portrait. „ Je voudrois dit-il, que les Persones „ avancées en age ressemblassent à *Cléobule*. „ La Vieillesse en lui n'est ni chagrine, „ ni dégoutante; il ne tyrannise personne. „ Sans faire le jeune Home, il a des manières aisées, qui s'acomodent à toutes sortes de tempérammens. S'il ne se livre pas aux plaisirs, & s'il garde les bienséances d'un sérieux que son âge lui inspire, au moins il n'est pas un Censeur incommode, & il ne trouve pas mauvais que les autres se divertissent. Ses Voiages, les Sciencés qu'il a cultivées avec beaucoup de soin, lui fournissent mille choses qui rendent sa Conversation aussi agréable qu'utile. On sort toujours content d'auprès de lui, charmé de sa politesse, instruit par mille Faits, dont il a été le témoin, & dont il fait part sans faste, & sans se faire prier, à tous ceux qui ont la

„ docilité de l'entendre , & qui veulent
 „ profiter de ses lumières *.

On voit encore quelquefois des Vieillars conserver leur bone humeur jusqu'à la fin de la vie. Je me rapelle un trait ingénieux de l'Eloge du Duc d'Etrées , Membre de l'Académie Françoise & mort en 1737. *Loin que la Vieillesse eût altéré l'enjoiment qui lui étoit naturel*, dit son Panégyriste , *elle n'avoit fait qu'y ajouter la force de l'habitude*, & le mérite de l'avoir conservé à un âge que l'on acuse de le haïr jusques dans les autres. Mr. de Fontenelle , Auteur de cet Eloge historique , est encore lui même un exemple de ces Vieilleses privilégiées où l'on ne perd rien de son agrément. Le Père Bouhours , dans ses *Pensées Ingénieuses* , parlant de ces Veillars , qui ne se sentent point des foibleesses de l'âge , dit qu'on peut leur apliquer la Dêvise de l'Oranger avec ce mot, *L'hiver ne m'ôte rien*.

On doit cependant conseiller à un Vieillard de savoir être souvent avec lui même. Il est bon que par un peu de réflexion il se rende raison de ce qu'il a fait , & de ce que font les autres. Ce qu'il voit & ce qu'il entend , dans le Monde , doit l'ocuper quand il est seul , & devenir la matière de ses Médita-

ditations. Ces Réflexions sont agréables & utiles en même tems. On tient la Raison en haleine, en l'exerçant de cette manière.

Pour être encore plus recueilli il faudroit, pour quelque tems, quitter entièrement le séjour de la Ville. Un Vieillard, qui possède quelque Fond à la Campagne, fait bien de s'y retirer dans la Belle - Saison, pour y jouir des Plaisirs champêtres. La Culture de sa Terre l'y occupera & l'y amusera agréablement. On peut consulter sur ce genre de plaisir ce que *Cicéron* fait dire à *Caton* dans son *Dialogue sur la Vieillesse* *.

La Campagne convient à un Vieillard, parce qu'elle nous rend à nous mêmes, & qu'elle nous met dans la situation la plus avantageuse pour faire usage de notre Raison. Elle nous place dans un juste milieu, entre une oisiveté entière & un travail trop fatigant. L'Air y est plus pur. On s'en aperçoit bien tôt par cette joie douce, que l'on ressent dès les premiers jours qu'on s'y est transplanté. C'est que l'on a quitté l'air grossier des Villes, pour en respirer un beaucoup plus épuré, & qui convient mieux à notre santé. La Promenade qu'on peut prendre fréquemment, est encore un exercice qui fait que l'on se porte mieux. - C'est une récréa-

K k 2 ;

tion

* De Senectute, Cap. XV.

tion très convenable à un Vieillard , autant que ses forces le lui permettent.

L'Agriculture offre aussi de fort doux Plaisirs. Je ne parle pas de cette Agriculture pénible , qui ne conviendrait pas à un Homme afoibli par l'âge , mais il est doux de présider aux travaux de la Campagne & d'en voir les progrès. C'est une agréable occupation que celle de faire amender les Terres, de voir en suite les bons effets de ces engrais. Il est fort satisfaisant de pouvoir , par son industrie , augmenter la fertilité de son Terroir. On mange avec bien du plaisir le fruit des Arbres qu'on a plantés soi même. Un Vieillard , malgré son âge avancé , fait encore des Plantations , qui ne laissent pas de l'occuper bien agréablement.

Quelqu'un m'arrêtera ici sur ce genre de plaisir. Quelle douceur peut on trouver à planter des Arbres dont on ne doit jamais manger du fruit ? Un Vieillard qui fait des Plantations perd son tems & sa peine. Je répons qu'outre l'amusement actuel que procure cette occupation champêtre , une Ame élevée y trouve encore un plaisir bien plus réel , c'est celui de pouvoir être utile aux autres & de faire quelque chose pour la Postérité. *La Fontaine* a répondu , il y a long-tems , à cette petite Objec-

tion.

tion. C'est dans la Fable du *Vieillard & des trois Jeunes-Homes.*

*Un Octogenaire plantoit ;
Passe encore de bâtir , mais planter à cet âge !
Dijöient trois Jouvenceaux, Enfants du Voïsmage:
Assurément il radotoit;*

*Car au nom des Dieux , je vous prie ,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Avant qu'un Patriarche il vous faudroit vieillir,
A quoi bon charger vôtre vie.*

Du join d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?

Ces Jeunes-Gens raisonnent selon leur âge, c'est à dire avec beaucoup de précipitation. Le Vieillard les redresse. Voici l'endroit de sa Réponse qui fait le plus à mon but ;

*Mes Arriere-Neveux me devrönt cet Ombrage,
Hé bien , défendés-vous au Sage
De se doner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui.*

Ce sentiment est noble , il peint une belle Ame, qui ne pense pas uniquement à soi. C'est un rafraichissement pour elle , que de travailler à procurer un jour une agréable Ombre à ses Descendans.

Cicéron fait dire à l'Ancien Caton , que la Vieillesse n'interrompt point les délices qu'il goûte à la Campagne. Il en dope le détail,

où il fait entrer principalement le plaisir que lui procure la Culture de ses Champs & de ses Vignes, & les Observations qu'elle lui donne lieu de faire. Mais on peut goûter aujourd'hui à la Campagne des plaisirs plus satisfaisans & plus assortis à nos mœurs; ce sont ceux que procurent le Jardinage, & sur tout la Culture des Fleurs. C'est une occupation plus tranquille & qui convient mieux par conséquent à un âge qui demande du repos. Pendant son séjour à la Campagne un Veillard, qui a l'Esprit cultivé, fera des lectures assorties au Lieu qu'il habite, Les *Géorgiques de Virgile*, les *Jardins du Père Rapin*, & la *Métairie du Père Vanière*, où il trouvera les plus riantes images de ses Amusemens champêtres.

Les Conseils que j'ai donés jusqu'à présent, pour rendre la Vieillesse plus supportable, regardent proprement les Hommes, quoi qu'il y en ait qui peuvent aussi convenir à l'autre, Sexe. On a remarqué, il y a longtems, qu'il est plus aisé aux Hommes de se retrouver & de se soutenir dans la Vieillesse qu'aux Femmes. Cependant elles peuvent faire usage de quelques uns des moiens que nous avons indiqués. Une Dame, qui a l'Esprit un peu cultivé, a dans un âge avancé la ressource de la Lecture, & de la Conversation.

Outre

Outre ses occupations domestiques, elle peut come nous, se faire des Amusemens champêtres, si son goût est tourné de ce côté là. Mais ce qui l'afermira le plus contre la décadence de la Vieillesse, c'est une Dévotion éclairée & une Conduite vertueuse.

Ce qu'il y a de plus propre à soutenir. & à consoler la Vieillesse, & qui convient également aux deux Sèxes, c'est quand on jouit de la satisfaction d'avoir fait plusieurs bones actions, pendant le cours de sa vie, & qu'on s'applique encore actuellement à faire du bien. C'est un contentement bien doux pour un Chrétien, que de pouvoir soulager ceux qui souffrent. Le plaisir le plus vif, pour des Ames généreuses, c'est celui de se répandre en bienfaits, & de faire des heureux. Rien n'égale la situation d'esprit où l'on se trouve, après avoir tiré un Homme du sein de la misère. La Volupté la plus recherchée n'égale pas une joie si douce & si pénétrante. Le Vieillesse, qui nous émousse le goût pour tous les plaisirs des Sens, nous laisse sentir celui-ci dans toute sa vivacité.

Mais il faut avouer qu'il y a une circonstance fâcheuse dans la Vieillesse, c'est le Voisinage de la Mort. On envisage de fort près cet Objet triste & éfraiant. Il faut avant que finir, ajouter encore quelques Conseils là dessus.

Je dis donc que la plupart des choses ne sont par rapport à nous, que ce que nôtre imagination les fait. La mort, j'en conviens, a quelques côtés fâcheux, mais nous les grossissons, nous les exagérons par nôtre tour d'esprit. Les Philosophes Païens, à Vaide des seules lumières de la Nature, avoient déjà travaillé à familiariser les Hommes avec cette idée fâcheuse. Ils avoient fait usage sur tout de ce principe, que la nécessité de mourir étant une Loi générale, que nous sommes tous obligés de subir, il est raisonnable de s'y soumettre, puis qu'aussi bien on ne peut pas l'éviter*.

Les Païens favoient même quelquefois faire envisager la Mort, ou la nécessité de mourir, sous des images assez riantes. Ils disoient, par exemple, qu'il falloit sortir du Monde come un Convicé fort d'un Festin**. Quand l'heure du départ a soné, disoient-ils, il faut se mettre en chemin sans répugnance. Figurons nous un Roi qui a fait préparer
dans

* Il faut avec docilité se soumettre aux peines de son âge & de son état, dit encore la Marquise de Lambert. La Nature fait une espèce de Traite avec les Hommes. Elle ne leur donne la Vie qu'à des conditions; elle ne nous donne rien en propriété, elle ne fait que nous prêter. Il ne faut pas se révolter contre les suites naturelles de l'Humanité.

** Uti Conviva Satuz. Horat. Lib. I. Sat. I.

dans une grande Salle de son Palais, un Festin pour y régaler ses Sujets, mais qui ne peuvent pas être admis tous à la fois. Il veut qu'à mesure qu'une Compagnie, qui a bien bû & bien mangé, vient à sortir, il en entre une autre qui s'empare de la même Table, & qui doit à son tour, faire place à d'autres Convives. Que diroit-on d'un Home sensuel, qui au lieu de se lever après le repas, voudroit encore garder sa place, au préjudice de celui qui doit s'y mettre? N'est-il pas plus juste d'être prêt à en sortir, en remerciant le Bienfaiteur?

Afin qu'on ne fût point éfraié de la mort, & qu'on l'envifageât sans cligner les yeux, ces mêmes Philofophes la faisoient regarder come un heureux élargissement, après une triste Captivité, tantôt come le retour d'un fâcheux exil, tantôt come l'afranchissement d'une Milice laborieuse, tantôt come une prompte & parfaite guérison. Je conviens que dans leur bouche c'étoient là de belles paroles, qui n'avoient pas toute la solidité qu'il auroit été à fouhaiter qu'elles eussent; mais qui ne laissoient pas de faire impression.

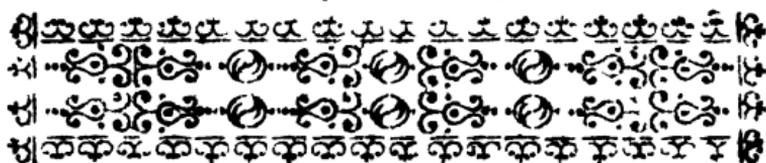
Il n'y a que la conoissance d'une meilleure Vie, que nous manifeste la Réligion Chrétienne, qui puisse avec fondement nous faire renoncer sans regret à la Vie présente. Avec
les

les lumières que nous donne l'Évangile, nous n'avons qu'à conformer nôtre conduite à ses Loix, nous verrons ensuite aprocher la mort sans trouble & sans inquiétude. Le véritable remède contre la crainte de la mort, ce sont donc les magnifiques promesses de la Religion Chrétienne.

Jusqu'ici nous avons supposé le cas d'une Vieillesse, où l'on jouit encore de la santé & où les forces ne sont pas tout à fait épuisées. Mais mettons les choses au pis. Figurons nous donc une Vieillesse caduque, avec les infirmités qui ne sont que trop l'apanage de cet âge. Dans la décadence de la Vie, il est assez ordinaire que nôtre vigueur se soit évanouie. Nous ne marchons plus que pesamment & avec peine. Un fâcheux tremblement ataq. nos Membres. Une surdité incomode nous prive presque entièrement du commerce des autres Homes, réduits ou à nous concentrer en nous mêmes, ou à nous entretenir avec les Morts par la lecture, trop heureux encore si la vue, afoiblie par l'âge, nous laisse cette ressource.

Que résulte-t-il de ce triste Portrait de la fin d'une longue Vie ? Que dans cet état fâcheux on ne doit pas craindre la Mort, & qu'elle est plutôt un bien qu'un mal. Un Vieillard, décrépité & infirme, doit l'atendre

dre tranquillement. Il doit voir sans inquiétude que sa fin approche. On peut déjà faire cette Réflexion, qu'aux yeux d'un Home qui a long-tems vécu, la Vie n'est plus qu'une répétition ennuieuse des mêmes actions & des mêmes choses. Son imagination n'ayant plus sa vivacité ordinaire, il ne prend goût à rien. Bien plus, il est chargé d'infirmités; il doit donc souhaiter la mort, qui peut seule l'en délivrer. Il doit regarder le Tombeau come un asile contre les chagrins de l'Ame & les douleurs du Corps qui l'affligent. Ecoutons là dessus l'*Eclésiastique*. *O Mort, que ta sentence est douce, pour un Home à qui les forces manquent, qui est dans la défaillance de l'âge, acablé de soins, sans espérance pour cette vie, & à qui la patience manque.* Si alors il arrivoit que par un instinct de la Nature, on eût encore quelque fraieur de la Mort, on n'a pour se guérir de cette foiblesse, qu'à jeter un regard sur la vie à venir.



ESSAI

Sur la Superstition.

Que vois je ! Quel Monstre farouche ,
 Les Cheveux d'horreur hérissés ,
 L'Oeil en feu , l'écume à la Bouche
 Fixé vos regard. empressés. LA MOTTE.

ON doit adorer Dieu en Esprit ❧ en Vérité : Maxime bien importante , qui fait la base & l'essentiel de la Religion : Mais elle ne détruit point la nécessité d'un Culte public & raisonable , qui émane d'un Cœur enflamé de zèle : Il se manifeste non seulement par des sentimens intérieurs , mais par la parole & par les actions ; par tout ce qui peut servir à embraser les homes du même feu dont on est échauffé , & à resserrer leur union par l'unité des mêmes Cérémonies & de la même persuasion. Mais ces Cérémonies & cette persuasion doivent être conformes a l'idée réfléchi qu'on se fait des perfections augustes de la Divinité , & à ce qu'elle exige de nous , considérés come des Etres libres & intelligens. Ainsi , tout ce qui seroit contraire aux Perfections de Dieu ,

Dieu, à la nature de nôtre Ame; tout ce qui est oposé à l'idée que nous avons de l'Être tout parfait; ce qui le représente sous l'image d'un Être bizarre, injuste & cruel; tout ce qui avilit & dégrade l'Home, & donc atteint à sa Liberté, à la grandeur de ses Espérances, à la Noblesse de sa Destination, à son véritable Bonheur, au bien & à la conservation de la Societé, doit être considéré come étant oposé au Culte que Dieu exige de nous, come l'ouvrage de la fantaisie, de l'ignorance ou de l'aveuglement des Homes; en un mot, come une sorte de fanatisme.

Ce qui est contraire à l'idée que nous avons des Perfections de l'Être suprême, ne sauroit être ordonné de lui; ses Préceptes ne peuvent être oposés aux Lumières naturelles dont il est l'Auteur; mais la Superstition nous aveugle & veut, que nous ne voions que par les yeux.

Dieu ne comande jamais rien de contradictoire, d'injuste, de ce qui peut troubler la Societé ou mettre obstacle à sa conservation & à sa prospérité. Nos Louanges & nôtre Encens ne sauroient augmenter ni sa Gloire ni son Bonheur. Il demande de nous l'Adoration du Cœur, & non celle qui est inspirée par la Crainte ou par l'Ignorance. Le superstitieux voudroit conduire les Homes

mes au Ciel par la route de l'Enfer; *mais rien n'est plus ridicule*, disoit un illustre Ecrivain, *que de se damner si sottement*. Quelle préparation pour la Vie avenir, qu'un tas de Cérémonies puciles & grossières.

La Religion est douce, aimable : Elle répand dans nôtre Ame une joie pure, une sérénité parfaite : Elle nous conduit aux vrais plaisirs en nous aprochant de Dieu qui en est la source. La Superstition nous en éloigne, en nous le représentant sous une image terrible; en faisant envisager la Religion sous des traits hideux, come étant sombre, farouche & cruelle :

*Monstre qui de l'Abîme & de ses noirs Démon,
Réunit dans son sein la rage & les poisons.
Cet Enfant de la Nuit fécond en artifices,
Sait ternir les Vertus, sait embélir les Vices;
Sait doner par l'éclat de ses Pinceaux trompeurs
Aux forfaits les plus grands, les plus nobles cou-
leurs.*

*C'est lui, qui sous la Cendre & couvert de Cilice,
Saintement aux Mortels enseigne l'Injustice.*

V O L T A I R E.

La Superstition, Fille de l'Ignorance & de l'Intèrèt, a enfanté l'Idolatrie. Elle a détourné les Mortels du Culte du vrai Dieu, pour les conduire à celui des Idoles & des plus

plus vils Animaux. Après avoir rejeté celui qui étoit leur Dieu, ils ont cru à leur tour pouvoir faire des Divinités à leur fantaisie, & se sont prosternés devant l'ouvrage de leurs Mains. Trop paresseux pour rien examiner, ils adopteront l'idée la plus absurde plutôt que de l'aprofondir.

*Mille fois le Soleil a vû l'Home hipocondre
Adorer le Métal que lui même fit fondre.
Il a vû mille fois les timides Mortels,
Trembler aux piés d'un Singe assis sur les Autels.*

BOILEAU.

La Superstition abaisse la Divinité au dessous de l'Home qu'elle dégrade.

On ne croiroit jamais que les Homes se fussent avilis jusqu'à ce point, si l'on ne conoissoit leur foiblesse, les progrès de l'Erreur & quelle force elle a sur eux. *Je trouve que nous ne sommes pas seulement lâches à nous défendre de la piperie, mais que nous cherchons & convions à nous y enferrer, dit Montagne. Nous aimons à nous embrouiller en la Vanité, come conforme à nôtre Etre. J'ai vû la naissance de plusieurs Miracles de mon tems; encore qu'ils s'étoufent en naissant, nous ne laissons pas de voir le train qu'ils eussent pris, s'ils eussent vécu leur âge; car il n'est que de trouver le bout du fil, on en dévide tant qu'on veut, &*
it

il y a plus loin de rien à la plus petite chose du Monde, que de celle là jusques à la plus grande.

Le superstitieux se familiarise avec le mensonge: Il vient à croire le jour les rêveries de la nuit. Qui auoit dit que les Tombeaux & les Mausolées des Fondateurs des Etats, des premiers Législateurs, des Heros, des Bienfaiteurs du Genre humain, deviendroient peu à peu des Temples! Que le Spectacle merveilleux du Soleil & des Etoiles, feroit naitre le Culte insensé des Astres, & que leur Lumière produiroit insensiblement les Ténèbres de l'Idolatrie! Mais l'ignorance rend l'Esprit petit; la petitesse de l'Esprit rend crédule & avide du merveilleux. Il n'y a point de Génie qui ne se rétrécisse quand tout l'étonne & le remplit de scrupules & de terreur. Comment pouvoir s'élever jusqu'à un Etre spirituel, lors qu'on tient sans cesse ses regards atachés sur la Terre? Comment pouvoir aimer Dieu quand on se le figure toujours armé du Tonnerre & ne regardant les Hommes que pour les imoler à sa colère & à sa vengeance? Comment pourroit on respecter des Dieux dont on fait les complices de ses crimes?

Les Indiens croient faire un Acte bien propre à apaiser le Ciel & à se concilier sa bienveillance, en offrant à leurs Divinités des
Vic-

Victimes humaines. Les Espagnols étant arrivés dans l'Isle des Sacrifices, virent avec horeur six ou sept Homes que les Américains venoient-d'imoler à leurs Idoles & dont ils avoient ouvert & déchiré les Entrailles.

Tantum Relligio potuit suadere malorum.

Mr. Carré raporte, dans son Voiage des Indes Orientales, qu'étant à *Carmicha*, Ville considerable de *Perse*, il assista à une Fête célèbre que les Habitans solemnisent tous les Ans, & qu'ils apellent le *Noroux*. La Cérémonie comence par la marche confuse & tumultueuse d'un Peuple nombreux. Tout ce monde fuit une espece de Bierre couverte des plus riches Etofes, parsemée de Fleurs, & embaumée de Parfums exquis. Cette Bierre avance lentement portée sur les Epaules de six Homes, entièrement nuds. C'est une chose afreuse que de les voir tout couvers de sang, qu'ils se tirent du Corps à coups de Couteaux, pour honorer *Mortus Ali*; c'est ainsi qu'ils nomment le personage dont ils prétendent célébrer la mort par cette sanglante Tragédie.

Mais ce qui rend ce Spectacle plus éfraiant, & plus horrible, c'est de voir tout ce Peuple se partager en deux bandes, & se battre à coups de batons, de pierres, de sabres & d'é-

pées , animé par le plus ancien des *Mola* , qui invite les Assistans à se massacrer les uns les autres pour venger la mort d'*Ali* , leur promettant une Vie glorieuse & immortelle après celle-ci. Ces furieux s'affoient impitoyablement par pitié , & dépeuplent une Ville qui est bien aisé d'être désolée.

Quels affreux ravages ne fit pas la Superstition dans cette funeste Journée * où elle immola avec un fer sacré 70. mille Protestans! Elle rompt les Liens les plus étroits : Un *Espagnol* nommé *Diaz* , aiant appris que son Frère avoit embrassé , en *Saxe* , la Religion Réformée , fit exprès le Voiage pour le poignarder de ses propres mains. C'est elle qui conduisit le Fer de *Ravaillac* & de *Jaques Clément* dans le Cœur de leur Souverain. L'Humanité, la Justice, les Sermens les plus sacrés, rien ne l'arête : Après avoir livré le Cœur de l'Home au trouble & au désespoir , elle déchire la Société , que la Religion conserve, & fait prospérer.

Pour voir combien la Superstition désole la Société , il n'y a qu'à lire l'Histoire de la Conquête du *Méxique* , par *Fernand Cortès*. On y verra que la Superstition avoit tellement faisi les Esprits & abatu les Cœurs , que ce fameux Conquérant n'eut presque qu'à se montrer pour subjuguier un Peuple ,
plus

* St. Barthelémi.

plus qu'à demi vaincu par sa propre foiblesse.

L'Historien trop crédule ne manque pas de rapporter les divers prodiges qui anoncerent & facilitèrent cette Couquête. Il n'oublie pas une éfroiable Comète, qui paroissoit tantôt come une Pyramide de feu, tantôt sous la figure d'un Serpent à trois têtes, qui parcouroit avec rapidité l'Horizon, après avoir jetté une infinité d'étincelles. Le Démon, dit-il fit paroître une nuit la Ville du *Mexique* en flames afin d'efraier les Habitans.

Après avoir parlé de l'inondation prodigieuse du Lac de *Mexique*, qui rompit toutes les Dignes & inonda la Campagne, il rapporte deux Prodiges qui lui ont paru sur tout remarquables. Des Pécheurs portèrent à *Motezuma* Empereur du *Mexique*, un Oiseau monstreux d'une grandeur extraordinaire & très hideux à voir. Il avoit sur la Tête come une lame, luisante en façon du Miroir, ou la réverberation des rayons du Soleil produisoit une lumière triste & afreuse. En considerant de près cette lame, ou voïoit au dedans la représentation d'une Nuit & des Etoiles qui brilloient à travers l'obscurité. Quand *Motezuma* voulut examiner de nouveau ce Miroir, les anciens objets disparurent & firent place à un plus terrible: Il aperçut des Gens inconnus & armés, qui ve-

noient du côté de l'Orient & qui faisoient un horrible carnage de ses Sujets. Il fit appeler les Prêtres & les Dévins pour les consulter sur ce prodige ; mais l'Oiseau , après avoir resté un moment immobile , come pour satisfaire la curiosité , ou augmenter la terreur , disparut tout à coup , & l'on ne fait ce qu'il devint ; ce qui redoubla l'éfroi. Les Dévins ne manquèrent pas de tirer l'Augure le plus funeste de cette horrible apparition. Elle fut suivie d'une autre , non moins terrible , qui acheva de porter l'épouvante dans le cœur de l'Empereur. Une Voix menaçante venant du Ciel lui anonça que le terme fatal de son Règne étoit venu ; que sa ruine & la destruction de son Empire étoient inévitables. Ne semble-t'il pas que l'on voit cette Main divine , qui trace sur un Mur l'Arrêt de condamnation de Balthazar ? *Moteczuma* ne fut pas moins épouvanté que l'avoit été ce Prince impie. Son éfroi passa de son Cœur dans celui de ses Sujets ; mais il perdoit tout en perdant la Courone ; au lieu que son Peuple qu'il tiranisoit , pouvoit espérer un joug moins onereux sous une Domination étrangère. Malheureusement les *Espagnols* firent voir aux *Mexiquains* , qu'en changeant de Maitres , ils n'avoient fait que changer de Tirans : Ils apesantirent encore leurs Fers ;

Fers; cette Nation infortunée fut la Victime de ses Vainqueurs, come elle avoit été le jouet de son Souverain.

Je n'ai raporté cet exemple que pour montrer jusqu'à quel point la Superstition rend un Peuple lache & crédule. Le plus sûr présage de sa ruine prochaine étoit l'horreur qu'il avoit pour un Gouvernement dur & tyrannique. Défendra t'on contre l'Etranger ses Biens & sa Vie, s'ils ne sont pas en sûreté sous l'Azile du Trône; si l'on risque à chaque moment de les perdre par le caprice, la cruauté & l'avidité du Prince! Un Peuple qui est aux fers n'a pas la force de combattre. Quand on n'a rien à conserver, on n'a rien à défendre.

La Superstition n'énerve & n'amolir pas moins le courage que la Servitude: Elle nous fait manquer aux règles de la Prudence, pour nous abandonner à une résignation aveugle. C'est ainsi que les *Juifs* du tems des *Machabées*, se bornoient à prier Dieu plutôt que de combattre. Ils levoient les yeux au Ciel plutôt que de repousser le fer de leurs Ennemis. Ils se firent un faux scrupule de se défendre à main armée le jour du Sabat; come si la Conservation de la Nation n'étoit pas à préférer à l'observation d'un Précepte mal interprété, ou pris trop rigoureusement;

come si les Loix de Dieu pouvoient jamais être contraires au maintien de la Societé; ou qu'il eut promis de faire continuellement des Miracles pour protéger les Fideles contre d'injustes Opresses.

La Superstition ne fut pas moins funeste aux *Athéniens* qu'elle l'avoit été aux *Juifs*. *Nicias* avoit entrepris, par l'ordre d'*Athènes*, le Siège de *Siracuse*, Place extrêmement forte & très peuplée. Ne pouvant réussir à prendre la Ville, il résolut de lever le Siège, & il n'y avoit que ce seul moien de sauver l'Armée. Le jour qu'il devoit partir parût une Éclipse; il en fut éfraié & renvoia le départ au lendemain; mais il n'y eût plus pour lui de lendemain; il fut tué par les Habitans de *Siracuse*; tous ses Vaisseaux furent pris ou brûlés; toute son Armée fût exterminée; les Athéniens qui échaperent à la mort furent faits Prisonniers, mis en esclavage, réduits à servir leurs Maitres, ou à chanter pour vivre les Vers de *Sophocle* ou d'*Euripide*. Voilà les funestes éfets de la Superstition, fatale aux Etats; honteuse aux Particuliers.

La Religion ne sauroit approuver des abus, que la bone Politique & la Raison même condamnent. Dieu, qui a fondé les Empires, n'ordone rien qui puisse les renverser. Des Observances puérides & frivoles ne portent point

point le Caractère d'un Etre Sage, qui ne comande rien que de juste, & qui veut que la pratique de ses Ordres fasse le bonheur de ses Créatures. Il faut que la Religion Chrétienne soit bien pure & bien sainte, pour subsister au milieu de tant de désordres & de corruption.

Le Superstitieux croit pouvoir expier, par des Actes extérieurs, ses penchans les plus déréglés; il trouve plus aisé d'immoler à Dieu des Victimes, que de lui sacrifier ses passions; il croit consacrer sa paresse & son oisiveté, par ses grimaces & ses rêveries. C'est de l'obscurité de la retraite du Superstitieux, que sont sorties tant de Fables, qui ont désolé l'Eglise. A une Pieté pure & sincère, qui n'a pour témoin que Dieu même, qui en est le Rémunérateur, il préfère une Pieté de parade, & qui lui attire l'admiration infructueuse des Hommes. Pieté fausse, qui anéantit la véritable! Zèle dangereux autant que frivole, qui met le trouble & la confusion où devoient régner l'ordre & la paix! La Superstition, on l'a déjà dit, est le caractère d'un Esprit foible & borné, qui n'a ni assés de lumières, ni assés de grandeur pour s'élever au dessus des Sens, & pour rendre à Dieu un Culte intérieur & légitime. De là naît la langueur & le dégoût, qui éteint peu à peu tout amour pour la Religion,

La véritable Piété a quelque chose de noble & de genereux. Come elle est au dessus de tous les Biens , elle nous met au dessus de tout. Par elle nous demeurons fermes & inébranlables au milieu du Tourbillon du Monde, des Vicissitudes de la Terre, & des Tempêtes des Passions ; au lieu que le Fanatisme s'évapore, pour ainssi dire, en puérilités, laisse le Cœur froid & l'Esprit vuide.

Tout ce qui combat une Obligation essentielle ne peut être une Oeuvre de Piété. N'ajoutons aucune parure à la Religion : Elle est assés belle-d'elle même ; tous les Ornaments étrangers ne pourroient que la défigurer.

La véritable Piété respecte l'Ordre que Dieu a établi, & se garde bien d'y mêler les Comandemens des Homes. Elle regarde come un excès, & non come une perfection, les Oeuvres que le Fanatisme substitue aux Devoirs. Elle fait qu'on n'est rien devant Dieu, lors qu'on veut être au dessus de ce qu'on doit être. Mais tel est l'Orgueil de l'Home ; il veut créer, en quelque sorte, ses propres Vertus, s'en faire un mérite & un titre de grandeur. Il veut les choisir, pour pouvoir plus aisément les concilier avec ses Vices. On croit pouvoir se dispenser
du

du nécessaire , en prodiguant le superflus. On refuse de faire ce que Dieu nous comande, afin d'obéir à son penchant, & l'on prétend compenser des Devoirs indispensables, par des Pratiques vaines, souvent dangereuses. Enfin l'on en vient à ce point d'aveuglement, de négliger le solide & l'essentiel de la Religion, pour ce qui n'en est que l'accessoire, & de préférer les Comandemens des Hommes aux Ordres de Dieu.

Mr. *Rigault*, qui a continué avec succès la grande Histoire de l'Illustre *de Thou* quoique bon Catholique, remarque avec indignation, que dans son Eglise, on redoute plus les Foudres du *Vatican* que celles du Ciel, & que l'on respecte d'avantage les Décrets de *Rome*, que les Arrêts de l'Être suprême.

Ce n'est pas que l'on n'ait essayé de secouer un joug qui repugne à la Raison, & qui charge trop la Conscience, mais la Superstition n'y perd rien; elle ne fait, en quelque sorte, que changer d'habit, & remplacer une erreur par un mensonge. Par exemple, voici un trait que rapporte très sérieusement le célèbre *de Thou* * : On verra par là que la Superstition conserve son autorité, au milieu même de ce qui seroit le plus propre à la miner.

* Tome IX. page 622.

miner. *Gautier*, Evêque de *Poitiers*, aiant eu quelque différent avec le Pape CLEMENT V. apella du Décret du Pontife à Dieu, & ordona qu'après sa mort, on mit dans ses mains son Acte d'Apel; ce qui fût exécuté. On ajoute que le Pape, informé de cette circonstance, fit ouvrir son Tombeau, & aiant ordonné à l'Archi-diacre de la Ville d'y descendre, & de prendre l'Acte, l'Archi-diacre ne pût l'arracher des mains de l'Evêque: Alors le Pape promit qu'il remettrait l'Acte après l'avoirlû; la main de *Gautier* s'ouvrit aussi-tôt; on prit l'Acte, & le Pape en fit la lecture; mais il ne vouloit point le rendre. L'Archi-diacre, qui étoit au fond du Caveau, se mit, alors à crier qu'on le retenoit, & que si le Pape n'exécutoit pas ce qu'il avoit promis, il lui seroit impossible de sortir du lieu où il étoit. Le Pape fût donc contraint de garder sa Parole, & de rendre l'Acte. N'est-il pas indigne d'un Historien judicieux & savant de réciter gravement une telle rêverie!

La Superstition aveugle les Esprits les plus éclairés. Le Père *Coton*, fameux Jésuite, qui ne manquoit point de lumières, s'avisa de demander à *Adrienne du Fresne*, qui passoit pour Possédée, l'an 1604. *si Dieu est l'Auteur des Langues? Quel est le meilleur moien de convertir les Hérétiques!* Le Démon n'avoit

garde de répondre que c'étoit la douceur, & l'Instruction; il ne manqua point, sans doute, de recomander la Persécution & les tourmens. Le bon Père continua ses Questions & demanda au Diable, *Combien dureroit l'Hérésie de Calvin? Si Genève ne sucomberoit pas sous les efforts de ses Ennemis? Si le Serpent avoit des pieds, & pouvoit parler avant le péché d'Adam! Combien de tems les Anges rebelles sont restés dans le Ciel, & nos premiers Pères dans le Paradis terrestre? Comment les Animaux & les Hommes ont pu passer dans l'Amérique &c?* On voit par là à quel excès la Superstition porte une curiosité blamable & combien les fruits d'un si mauvais Arbre sont dangereux. Ceci n'est point une supposition pour décrier le Jésuite; on trouva toutes ces Demandes écrites de sa propre main, dans un Journal qu'on montra au Roi *Henri IV.* dont il étoit le Confesseur.

La Superstition enracine tellement les préjugés qu'elle a enfanté, qu'ils poussent des rejettons qui empêchent les raisons de la Vérité de dissiper les Ténèbres de l'Erreur, & de porter le jour dans nôtre Ame; c'est une maligne Plante, dont l'extérieur nous trompe, & dont le suc empoisoné produit les effets les plus funestes. Des Soldats Turcs, qui faisoient le Siège de *Gran*, en *Hongrie*,
 l'An

L'An 1604. se mutinèrent, levèrent honteusement le Siège, & prirent la fuite, parce qu'ils virent un Arc en Ciel, qui leur parut d'un mauvais présage. C'est la Superstition qui a mené à la boucherie tant de Chrétiens, qui furent ses Victimes lors des Guerres des *Croizades*. L'Orient, selon le calcul de Mr. de *Voltaire*, fut le tombeau de plus de deux millions d'*Européens*. Du tems de l'Empereur *Charlemagne*, lors que deux personnes étoient en Procès, on donoit gain de cause à celui qui tenoit le plus long-tems ses bras élevés en croix. Cet Empereur n'étoit pas aussi sage que *Vespasien*, qui se voiant près de mourir, s'écria, en plaisantant, *Je commence à sentir que je vai devenir Dieu*. Les Connoissances font aimer la Vérité, & la Vérité conduit à la Religion. Le Fanatisme en éloigne & détruit la Vertu par son fantôme.

Moins on est éclairé, plus on est superstitieux. Les *Turcs* le sont beaucoup plus que les *Chrétiens*; parce qu'ils ont moins de connoissances, & que l'examen leur est interdit. Le Calife *Omar* aiant pris *Alexandrie*, détruisit la vaste & riche Bibliothèque, qui faisoit l'ornement de cette Ville; Trésor, dont le prix étoit fort au dessus des *Pirames* d'*Egypte*, & des autres Merveilles, que l'on vante tant. Le Général *Anrou* avoit du pen-

penchant à conserver cette Bibliothèque, pour en faire présent à un Home de Lettres, nommé *Philoponus*, qui la lui avoit demandée; mais il n'osa le faire, sans l'ordre du *Calife*, à qui il écrivit à ce sujet. Voici la réponse du Souverain; *Ou ce que contiennent les Livres dont vous parlés, s'acorde avec ce qui est écrit dans l'Alcoran, ou ne s'y acorde pas: S'il s'y acorde, alors l'Alcoran suffit, & ces Livres sont inutiles: S'il ne s'y acorde pas, il faut les détruire;* Aussi-tôt tous ces Livres furent proscrits, & livrés à l'Exécuteur, pour en chauffer les Bains publics, qui étoient, dit-on, au nombre de 4000. Durant 6. Mois, ces Livres servirent à chauffer ces Etuves. Il valoit mieux avoir brûlé à cet usage du Poivre & de la Cannelle. Qu'on juge par là & de la multitude des Volumes, & des effets que produit l'Ignorance, quand elle est armée de la Superstition & du Despotisme.

J'ai tiré cet Article du Journal de *Trévoux*. J'aime à entendre les Catholiques, & sur tout les Jésuites, déclamer contre la Superstition. On est bien près de la Vérité, lors qu'on reconoit l'Erreur; le premier pas qui conduit à la bone route est celui qui nous fait éviter la mauvaise. Je ferai encore usage de quelques Réflexions, qu'on trouve
dans

dans les mêmes Mémoires , sans m'assujettir cependant à les copier mot à mot ; ce que l'on donne au Public appartient à tout le monde ; mais l'honêteté veut que l'on en rende hommage à celui qui le premier l'a distribué. La source où j'ai puisé le morceau suivant est *Journal de Trévoux*, Décembre 1750. p. 2715.

Le fameux Bayle a pris plaisir à comparer la Superstition avec l'Athéisme, & à élever celui-ci fort au dessus de l'autre ; c'est seulement donner la préférence à une Maladie dangereuse , sur une autre qu'on croit plus funeste. L'Athée anéantit la Divinité, autant qu'il lui est possible ; il voudroit qu'il n'y en eût point, parce qu'il la craint ; mais il ne la craint que parce qu'il a une grande idée de son pouvoir, & de sa justice. Le superstitieux croit un Dieu, dont il défigure l'idée, & qu'il se flate de pouvoir tromper impunément, par des gestes, & des grimaces. L'Athée se prive volontairement de la plus douce consolation ; d'un secours salutaire, & toujours présent ; d'un Protecteur sage & puissant dont il peut faire son Ami, en obéissant à ses Ordres ; il refuse un Guide, qui le conduiroit dans le séjour de la Vérité, de la Vertu, & du vrai Bonheur. Le Superstitieux est la Victime de sa propre

ter.

terreur ; il comunique aux autres, come par contagion, ses craintes frivoles, ses vains scrupules, & les moiens injustes & cruels que son Imagination lui suggère pour les apaiser ; il se forge un fantôme redoutable, à qui il rend un culte barbare, qui ne fait qu'augmenter son trouble & irriter ses remors : L'Athée du moins les éloigne & les calme pour un tems, en couvrant de fleurs le précipice qui est à ses pieds : Il jouit du présent, & ne voit l'avenir que dans une perspective fort éloignée. Dès qu'il en approche, il ferme les yeux, ou met un bandeau pour ne pas le voir. Quelquefois la lumière perce au travers, come un trait brillant ; alors, il découvre un Dieu, il lui rend hommage & se prosterne devant lui : Mais le Superstitieux le méconnoît, quand il ne paroît pas armé de la foudre : Come l'Original n'est pas conforme à l'Image fantastique qu'il s'en étoit faite, il doute que ce soit lui. A force de trop croire, il vient enfin à ne croire rien.

Il me seroit facile de pousser plus loin la comparaison entre l'Athée & le Superstitieux. Quelque horrible que soit l'Athéisme, j'ose dire que cette comparaison n'est pas à l'avantage de la Superstition. L'Athée doit être tolerant par principes & par intérêt.

Dès

Dès qu'il ne croit pas un Dieu, le Culte qu'on lui rend doit lui être indifférent. Que l'on sacrifie à *Jérusalem*, ou sur la Montagne de *Garizim*, que lui importe? La Religion Chrétienne ne lui est pas plus sacrée que la Religion Mahometane; il lui convient que l'on laisse chacun croire ce qui lui plaît; & qu'à cet égard on laisse à tout le Monde une parfaite liberté. Il n'en est pas de même du Superstitieux; il s'imagine que Dieu lui a remis son Glaive, pour punir l'Erreur & le Crime: Il consacre sa fureur sous le nom de zèle divin; & il se flâte de monter au Ciel sur les Victimes qu'il immole. Le Barbare! Il se glorifie d'honorer la Divinité, en diminuant le nombre des Homes: En leur faisant souffrir des tourmens dignes de l'Enfer, il croit pouvoir faire des Saints; il s'aplaudit de sa cruauté, en plongeant un fer sacré dans le sein des Hérétiques: Dans son yvresse, il croit qu'il est de son devoir de punir l'Erreur par le Crime.

Le Père *Bougerel* rapporte un fait qui prouve à quels excès peut conduire le Fanatisme, & quelle influence il a sur des Esprits foibles: Un Juif accusé d'avoir blasphémé contre la Ste. Vierge fût condamné à être écorché: Des Chevaliers masqués, le couteau à la main,

main, montèrent sur l'Echafaut, & en chassèrent l'Exécuteur, pour venger eux-mêmes l'honneur de la Ste Vierge. Je dois cette citation à l'illustre Auteur de *l'Esprit des Loix*. Il m'en fournit une autre, qui n'est pas moins importante, & que voici. L'Histoire de *Constantinople* nous apprend, que sur une Révélation qu'avoit eue un Evêque, qu'un Miracle avoit cessé à cause de la Magie d'un Particulier; lui & son Fils furent condamnés à mort. Mais quelles preuves avoit-on de la certitude de cette Révélation, de ce prétendu Miracle & de la Magie? Qui avoit appris aux Juges que la Magie a la force de détruire la Religion, que ce Particulier fut Magicien, enfin, qu'il eût fait cet Acte de Magie? Mais la Superstition se joit de l'Innocence & de la Vie des Homes.

N'eût-il pas été à desirer pour les Chrétiens, que l'Empereur *Julien* eut été Athée, plutôt que Superstitieux. Le Paganisme, que *Constantin* avoit tâché d'abolir, auroit respiré sous son Règne; les Oracles trompeurs auroient continué à faire des Dupes; les Temples des Idoles n'auroient pas été renversés; mais les Eglises Chrétiennes auroient subsisté, & la Vérité auroit triomphé aisément de la Fourberie, & de l'Erreur.

Un Poète Chrétien, qui vivoit sous l'Empire de *Julien*, & qui fût témoin de la démolition de quelques Eglises, s'adresse à Dieu dans des Vers latins, que j'ai essayé de traduire de cette manière.

VERS sur la démolition des Eglises Chrêtiennes par l'Empereur *Julien*.

*A*vec pitié, grand Dieu, considère, con-
temples,

Les debris affreux de nos Temples.

Humblement à tes pieds nous sommes abatus ;

Termine enfin nôtre misere ;

Que pour apaiser ta colere ,

De l'Innocence & des Vertus

Nôtre Cœur soit le Sanctuaire.

Malgré nos Ennemis contre nous conjurés
Relèves tes Autels sacrés.

Toi dont le Bras puissant est fécond en Miracles,

Daigne forcer tous les Obstacles ,

Que l'Erreur opose à ta Loi !

*Que nous puissions encor dans tes Saints Ta-
bernacles ,*

Ecouter tes Divins Oracles ,

Et manifester nôtre Foi.

*Ha ! quand pourront nos Voix par de sacrés
Cantiques*

Chanter tes Oeuvres magnifiques !

*Ha ! quand pourront nos Cœurs , dans le sein
de la Paix*

Célébrer ton pouvoir , ta bonté , tes bienfaits !

Pardone nos pechés en faveur de nos larmes ;

Pour l'honneur de ton Nom dissipe nos alarmes ;

Malgré nôtre Oppresseur , de la force enjuré ,

Tu n'as qu'à dire un mot , ton Peuple est délivré.

Que pourroit contre toi l'audace de l'Impie !

Ton souffle peut doner , & peut ôter la Vie.

Malgré tous les Complots d'un Prince criminel ,

Tu peux confondre sa furie ;

Gravé dans nôtre Cœur ; ton Culte est éternel.

Le Monde périra , mais ta Loi pure & sainte ,

Du Tems qui détruit tout , ne craindra point

l'ateinte.





LETTRE

A MESSIEURS LES EDITEURS.

Sur l'Inoculation de la Petite-Vérole, écrite de BUTTES, a l'ocasion de celle qui se trouve inserée dans le Journal dernier; p. 424.

MESSIEURS.

LA manière gracieuse & honorable avec laquelle vous avés daigné recevoir nôtre Lettre du 22. Juin 1741. * nous rend affés hardis pour vous en adresser une nouvelle, en pareil jour. Nous vous demandons, *Messieurs*, très humblement la grace de vouloir bien encore aujourd'hui adoucir la rudesse choquante de nôtre Stile, & en général d'user envers nous du même suport dont il vous a déjà plût nous favoriser.

Nous somes toujours les mêmes, toujours côme confinés au bout du Monde, à peine conus de nos Voisins, & n'ayant toujours pour toute Science que celle de nôtre Catéchisme, avec ce Bon-Sens que DIEU acorde à tous les Homes; mais dont personne ne

CO-

* Elle se trouve dans le Journal de Juillet 1741. p. 656.

conoit bien le prix que ceux auxquels il est encore don   d'en faire usage. Aussi, seul, il nous suffit, & nous ne voyons pas que nous en fassions plus mal nos affaires. Il nous paroît même qu'il est quelquefois dangereux de lui associer trop de Science, ou de vouloir trop raffiner. Au moins, le Savoir que la Raison ne dirige pas, semble jeter ceux dont il fait tout le mérite dans des écarts qui les éloignent toujours du but où il devroient tendre.

Qu'il nous soit permis, *Messieurs*, de rappeler, pour preuve de ce que nous disons ici, le sujet de nôtre première Lettre. La Sainte que nous avons os   critiquer parloit, à la vérité, ce que nous savons qu'on appelle dans le Monde un beau Langage *. Tout ce qu'elle proposoit à son Fils, pour le retirer de sa corruption, étoit vif, pressant & bien dit : Mais le principal manquoit. Sans ordre & sans principes, elle confondoit tout, & tomboit à chaque moment dans des contradictions affreuses. Aussi, dans sa Replique **, elle n'a p  , malgré tous ses   forts, se relever : Et nous doutons encore de la conversion de son Enfant débauché.

La

* Voirs Journal de Mai 1741 p. 448.

** Journal de Septembre 1741. p. 842.

La Lettre sur l'Inoculation de la petite Vérole inferée dans votre dernier Journal, nous fournit encore une occasion de rehausser la Raison par dessus le Raisonnement. Jamais Gens plus frappés que nous l'avons été en aprenant que non seulement il étoit possible de doner ce facheux Mal, mais même qu'on le donoit éfectivement, & à dessein.

Nous ne fomes pas plus Médecins aujourd'hui que nous étions *Ecclésiastiques* & *Prédicateurs*, il y a dix ans. C'est toujours nôtre Raison naturelle seule, cultivée surtout à l'aide de nôtre Catéchisme, qui nous conduit. Ecoutez encore, *Messieurs*, nous vous en conjurons de nouveau, avec votre bonté & patience ordinaires, ce qu'elle nous dit sur ce point.

Les Maladies dont nous fomes visités, ou qui arivent à nos Proches, étant généralement regardées come des Afflictions dispensées par la Providence, & dont le SEIGNEUR se fert, quand il le trouve à propos, pour nous éprouver, ou pour nous chatier, suivant sa Sagesse adorable, est il possible que des Chrétiens qui doivent prier DIEU tous les jours de *ne point les induire en tentation & de les délivrer du Mal*, aillent au devant des Maux, & même que non contens de s'y exposer témérairement, ils

ils se mettent de gaieté de cœur dans la nécessité de les recevoir, ou se les procurent volontairement? N'est-ce pas là ce qu'on appelle tenter la Providence, & vouloir la faire dépendre de nôtre caprice? Voilà en général ce qui ne nous paroît point s'accorder avec nôtre Catéchisme, & ce qui nous dérouté. Il ne faut pas moins qu'une déclaration claire & expresse d'un Corps entier de *Théologiens*, pour lever tous nos doutes, & nous tranquiliser parfaitement.

Mais si nous osons, *Messieurs*, pousser plus loin nos idées, nous prendrons la liberté de vous proposer les Remarques particulières que nous avons faites entre nous sur ce sujet. Chacun y a mis son petit grain de sel.

Est-il permis, avons nous d'abord dit, d'introduire dans le corps des Hommes un Venin qui en corrompt toutes les Humeurs, & bouleverse toutes ses Fonctions? Les Médecins qui sont faits, & qu'on paie bien chèrement, pour prévenir & guérir les Maladies, peuvent-ils en bonne conscience les donner?

Pourquoi s'exposer certainement à un danger prochain, pour en éviter un à venir, souvent très éloigné, & même qui peut n'avoir jamais lieu? Y a-t-il de la prudence à réveiller le Chat qui dort, ou à

réchauffer dans nôtre sein une Vipère engourdie ?

La douceur d'une Santé présente n'est elle pas à préférer à l'espérance d'une Santé peut-être plus assurée pour la suite; mais dont une Mort prématurée peut nous faire perdre tout le fruit , après que nous aurons encouru volontairement le danger d'une petite Vérole prise à dessein ?

Ne se trompe-t-on jamais sur les espèces de Grêfes que l'on emploie, ou sont elles toujours sans tarc ? Est-on toujours assuré que le Pus dont on se sert pour enter la petite Vérole , quoi que louable en aparence, n'ait pas une qualité come vénimeuse cachée aux yeux les plus clairvoians , & qu'un tel Pus se multipliant à l'infini dans les Corps dans lesquels on le transmet n'y causera pas un terrible ravage ?

Ou l'on a un bon Tempérament , ou malheureusement il est mauvais , foible , porté aux Maladies. S'il est fort , nous croions qu'il faut se reposer dessus , & en jouir : Lui seul nous délivre tous les jours de plusieurs Maux. S'il est maladif , pourquoi sans nécessité lui attirer un surcroit de mal , dans le tems peut être que dans le fond il n'est rien moins que disposé à le soutenir , & que doit il probablement arriver de là ?

Tant

Tant qu'on ne prouvera pas certainement que de toutes les personnes auxquelles on donne la petite Vérole il n'y en a aucune qui en soit morte, & même qui puisse en mourir, il s'ensuivra toujours qu'en la leur transplantant on leur fait courir le risque de leur vie; la petite Vérole, quoi qu'entée, étant toujours essentiellement petite Vérole. Or nous savons, a n'en pouvoir douter, par la revue exacte que nous avons faite de toutes les personnes de nôtre Village, mortes & vivantes, qu'il y en a toujours quelques unes, & même plusieurs, qui échappent à la petite Vérole. Donc il est démontré qu'on expose à un certain danger, & dans une affaire très capitale, des Gens qui peut être auroient été à jamais exemts de tout péril: Et c'est ce que nous ne croirons jamais permis, tant qu'on ne nous produira pas l'acte en due forme de l'Aprobation du très respectable *Magistrat* sur l'Autorité duquel on s'apuie.

Si ces Gens succombent alors, come il est très possible, quels reproches n'auront pas à se faire les Auteurs du Mal? Que si pareil malheur devoit en particulier ariver à l'Honête Homme au cher Fils duquel on voudroit donner la petite Vérole, dont DIEU le préserve, son Médecin seroit-il en droit de former de grosses prétensions sur sa Bourse?

En

En cas de difficulté, si on nous faisoit l'honneur de nous prendre pour Arbitres, nous lui rendrions boné & briève Justice.

Mais, *dit-on*, quand on voit venir la Grêle, n'est il pas naturel de chercher à s'en garantir : Et n'y a-t-il pas toujours de l'avantage à prévenir son Ennemi ? Eh ! oui. Mais parce qu'on peut se mettre à couvert de la Grêle, faut il pour cela la demander à DIEU ; ou faudroit-il se l'atirer volontairement, s'il étoit en nôtre pouvoir de le faire ? Ses effets ne s'étendroient ils jamais plus loin que nôtre volonté ? Pour ne pas être surpris par l'Ennemi, & pour se préparer à ses atakes, convient il de l'introduire dans son propre Camp ? Ceux d'entre nous qui ont servi dans ces dernières Guerres, ont vû leur Généraux, en Gens habiles & sensés, se comporter tout autrement.

Mais, *ajoute-t-on*, en citant la petite Vérolo, on l'a quand on veut, & lors que le Corps est bien disposé. Il y a, Messieurs, un bon moien de se préparer convenablement à recevoir les Maux, & d'en prévenir les suites funestes : c'est de vivre constamment d'une manière réglée, sobre & laborieuse, & d'éviter ces Passions infâmes & basses, un trop grand amour pour les Plaisirs, l'Avarice, la Jalousie, l'Envie &c. qui non seulement avilissent l'excellence de nôtre nature,

mais aussi nous énervent, rendent dans les Villes le Teint cent fois plus laid que ne fait le Soleil à la Campagne, causent des Coliques & des Jaunisses facheuses, & nous mettent pour l'ordinaire hors d'état de résister aux Maladies qui surviennent naturellement. C'est par un Travail honête & soutenu, & par une vie simple & frugale, que nous conservons & fortifions le bon Tempérament que nous avons reçu de nos Pères. Nous ataignons comunément l'âge de nôtre grand *Thomas Petit-Pierre*, vrai modèle de Vertus & qui nous prêche encore, lequel a été Curé quarante trois ans, & Ministre trente deux ans, dans cette Eglise: Et il n'y a pas longtemps que nous avons enterré *Pierre Grand-Jean*, un de nos Comuniers, qui a conservé cent & onze ans ses Forces & tous ses Sens. Nos Enfans, grâces au SEIGNEUR, ne dégènerent point, étant gros & vigoureux; Et nous ne nous croions parvenus à la fleur de l'âge qu'à Septante ans.

Que si cependant on veut faire quelque chose de plus quand la petite Vérole est dans un endroit; à la bone heure. Qu'on redouble alors ses attentions sur soi même & sur les siens; qu'on se *purge*; qu'on se fasse *saigner*; qu'on se *baigne*, & qu'on prenne encore, si l'on veut, de la Barbotine; cela est permis, & paroît même être dans l'ordre.

On peut encore aller plus loin. Quand une fois on est ataqué de la petite Vérole, il est possible d'en changer & détruire même le venin dans nous, au point d'étoufer le mal dans sa naissance, & d'empêcher qu'il ne paroisse des Pustules. Cette belle idée n'a pu monter dans une cervelle come la nôtre; ainsi, *Messieurs*, qu'il vous fera très aisé de le comprendre. Mais ocupés, & la Tête même un peu échaufée, du sujet de nôtre Lettre, nous trouvames par hazard, chés un Libraire, très galant Home & fort acomodant, établi a une demi lieue de chés nous, le Traité de la petite Vérole d'un Médecin Anglois, nouvellement traduit en François, & imprimé à Paris. Jamais afaire ne vint plus à propos. Jugés, *Messieurs*, de nôtre empressement à lire ce Livre, & de la fatisfaction qu'il nous donna, dans la circonstance.

L'habile Home qui l'a fait prétend, Tome I. chap. IX. *qu'on peut guérir la petite Vérole dans son premier état, de maniere à en prévenir les Periodes suivans*, qui sont ordinairement ceux du danger. Il fait là dessus plusieurs raisonnemens qui nous ont paru assez justes, quoi que nous n'ayons pû les suivre jusques au bout. Sur tout il se fonde sur l'autorité de divers Médecins de grande réputation.

putation, & principalement sur celle d'un très fameux, dont le nom ne nous revient pas, & encore moins la manière dont il s'écrit *. Seulement nous rapellons nous qu'on nous a dit qu'il avoit été Professeur en *Hollande*, & qu'il avoit fait un très-grand bruit de son tems, & laissé un grand nombre de bons Disciples.

Si cela est ainsi, *Messieurs*, come toutes les aparences y font, ne vaut-il pas bien mieux attendre tranquillement & avec soumission ce qu'il plaira à DIEU de nous envoyer, en faisant usage, dans le cas, de tous les moiens que sa Bonté nous mettra en main, que de tenter en quelque sorte sa Providence ?

Mais il y a encore plus que tout cela ; au moins suivant nos idées grossières. La petite Vérole, considérée en elle même, n'est point un Epouvantail si redoutable qu'on se l' imagine. Un Docteur de nos quartiers n'a-t-il pas prouvé solidement, après bien d'autres, dans un de vos Journaux **, que cette Maladie, ainsi que toutes celles qui ont quelque raport avec elle, passe & se guérit de soi-même, sans secours & sans Remèdes,

&

* C'est l'illustre Boërhaave, Professeur à Leyden, dans ses inestimables Aphorismes, paragr. 1388. jusques à 1393. Note des Editeurs.

** Janvier 1743. p. 23.

& que la Nature en est le vrai & le seul Médecin ?

Nous avons, *Messieurs*, une preuve bien convaincante de cette vérité dans notre propre Expérience. Jamais on n'a fait à *Buttes* un fol de dépense pour une personne ataquée de la petite Vérole, & on se moqueroit de ceux d'entre nous qui penseroient à appeler un Médecin. Nous remettons, avec confiance, nos Malades aux soins de la bone Providence, & à eux-mêmes. DIEU soit loué; notre Village se trouve fort peuplé & rempli de Gens gais & robustes: Et sans aller querir les Maux, nous les voions venir sans fraieur.

Voilà, *Messieurs*, un échantillon de notre manière de penser sur des affaires naturelles, come vous en avés eu sur un sujet de Morale. Nous nous atendons bien qu'il déplaira encore aux Intèressés, & qu'ayant aujourd'hui à faire avec des Savans, come nous eumes autrefois avec des Dévots, on va s'armer contre nous, & nous tomber dessus de toutes pièces: car il y a longtems que nous sômes avertis que ces Messieurs ne sont pas plus endurans les uns que les autres. Mais nous ne nous en allarmons point, encore moins que de la petite Vérole. Nous regarderons ce qu'on nous repliquera avec le
mè-

même œil que nous avons vû la Réponse que nôtre Sainte nous fit, dans un excès de belle humeur, en Septembre 1741. & que vous avés, sans doute, fait imprimer pour servir désormais de Modèle de Politesse & de Modération à ceux qui se mêleront d'écrire. Il y a toujours à profiter dans le *Comerce des Honêtes Gens*. La Civilité règne ordinairement toute entière dans les Villes : Dans ces Villages du *Val de Travers* on trouve sur tout des Sentimens.

Persuadés que la Replique future fera dans le même goût & de la même force, nous la mettons aussi par avance au même Taux. Mais quoi qu'il arrive, nous ferons plus que contens si nous pouvons mériter vôtre aprobation, & sur tout vous manifester jusqu'à quel point, & avec quelle sincérité, nous avons l'honneur d'être &c.

A B U T T E S, le 22. Jun 1751.





D'Ans le précédent Dialogue, entre Socrate & Critias, inseré dans notre Journal de Mai dernier, l'Auteur a eu pour but d'établir la périte suivante: Que nous affectons de nous plaindre de bien des choses, qui nous sont souvent très utiles. Dans celui-ci, qui est en quelque sorte une suite du précédent, il veut prouver: Que les remèdes que l'on s'éforce d'apliquer à des inconvénients qui ne sont que passagers, & dont la source est dans la nature des choses mêmes, nonseulement sont inutiles, mais deviennent souvent très dangereux. L'Auteur nous marque, que s'il a développé ces vérités dans un raisonnement politique, ce n'a été que pour les rendre plus intéressantes. Il proteste qu'il n'a en vüe aucune application quelle que ce soit. Il se flate que les Persones impartiales lui rendront justice. Il nous promet encor un Dialogue entre Socrate & un simple Citoyen d'Athènes, qui roulera sur la Liberté & sur les moïens de la perpétuer dans un Etat dont elle fait la baze. Ce Dialogue sera beaucoup plus long que les précédens mais aussi diversifié que la Matière en est susceptible. Il faut bien plus de raisonnemens pour mettre sur la bone voie, un simple Particulier, que des Per-
sones

sones d'une Education supérieure. L'Auteur nous dit encore qu'il a mis dans ces trois Pièces tout ce qu'il a plû à la Providence de lui départir de raison, de bon sens & de sentimens d'amour sincère pour ses Semblables; & qu'il n'a puisé ses raisonemens que dans son Cœur & dans l'expérience. Heureux, ajoute-t-il, si je puis contribuer par mon travail, à donner des idées justes sur ces Matières! Plus heureux encore, si je puis inspirer les mouvemens de reconnoissance dont je suis pénétré, de ce qu'il a plû à l'Être Suprême de me faire naître Membre d'un Etat libre, dont les Loix & la Raison sont le principe assuré de son bonheur & de sa prospérité!

DIALOGUE II.

SOCRATE. BRASIDAS *Officier Général d'Armée & Sénateur d'Athènes.*

BRASIDAS. JE fai qu'il n'y a pas deux heures, que vous avez-eu un assez long Entretien avec nôtre Ami *Critias*: L'estime; très bien fondée, qu'il fait de vous, me persuade, à n'en point douter, qu'il vous aura fait part de ce qui s'est passé ce matin au Sénat. L'unanimité de la Délibération, pour concourir à une intime union entre tous les Membres de cet auguste Corps, m'en

prouvé évidemment la Sagesse. J'ai lieu de croire que vous l'aurez extrêmement goûtée.

SOCRATE. Je fais beaucoup de cas de votre bravoure, qui a toujours été très utile à l'Etat; mais come je n'estime pas moins votre noble franchise, je serois charmé d'être instruit de votre manière de penser sur le cas présent, bien persuadé qu'à cet égard vous n'envisagés que le plus grand bien de la Patrie.

BRASIDAS. Vous rendez justice à mon intention. Vous savez que mes Emplois militaires m'ont presque toujours éloigné de la Ville: Je ne suis pas exactement informé de ce qui s'est passé. Voici en bref le rapport qu'on m'en a fait. Le Sénat, m'a-t-on dit, s'est presque toujours partagé dans les Affaires épineuses: Chaque Parti a cherché à se faire autoriser du Peuple. Non seulement ce procédé divulguoit, dans certains cas, le secret qu'il auroit falu garder, mais caufoit des rumeurs & des défiances, qui désoloient les Gens de bien. Rien, ce me semble, n'est plus naturel, que de penser qu'on apportera un remède assuré à ces inconvénients, en tenant une conduite opposée. C'est à quoi bute la Délibération du Sénat, que je ne puis m'empêcher de trouver très bien imaginée: Il me paroît que le Secret nécessaire
fera

fera gardé : Les fausses interprétations ne donneront plus lieu à des discussions passionées & tumultueuses , toujours très désagréables.

SOCRATE. Je suis fort du sentiment de rémédier , avec prudence , aux inconvénients qui s'oposent au Bien public. Mais il faut bien faire attention , qu'ils ne ressortent pas de la nature des choses mêmes. Dans ces cas là, les moïens que l'on emploieroit, pourroient devenir très dangereux.

BRASIDAS. Je ne conçois pas trop bien la nécessité de cette circonspection. Lors qu'un inconvénient est réel , il annonce, lui meme, qu'il y faut pourvoir. Je n'empêche qu'on ne le fasse avec toute la prudence requise. Mais je soutiens qu'il faut toujours en venir là.

SOCRATE. Ne peut on pas se tromper sur la nature de l'inconvénient même ? Si cela est , les mesures que l'on prendra se ressentiront du jugement , plus ou moins faux , qu'on en aura porté.

BRASIDAS. Mais aussi trop d'incertitude rendra l'embaras perpétuel. Il vaut mieux , ce me semble , faire essai de quelques moïens qui paroîtront les plus convenables : Quite pour les abandonner quand on s'apercevra qu'ils courent risque de ne pas réussir.

SOCRATE. Mais aussi il n'arrive que trop souvent, qu'on n'est plus maître de ramener les choses au point où elles étoient. Par l'essai de ces moyens on se propose en effet de se procurer quelque avantage réel. Manque t-on de réussir ? On se trouve dans le cas de perdre plus qu'on ne vouloit gagner. Le bon Homme *Chremès*, que vous avés dû voir sur la Place, dans un état de pitié, pourroit, par sa propre expérience, donner de belles leçons sur ce sujet.

BRASIDAS. Il est vrai que je me ressouviens de l'avoir vû dans une situation très différente. Qu'elle est donc la cause de son déshonneur ? Vous m'obligerez fort de m'en instruire.

SOCRATE. Je le veux bien. Il possédoit un très bon Fond de terre, près de la Ville, dont le Revenu, par ses soins, fournissoit largement à l'entretien de toute sa Famille. Pendant l'Hiver, qu'il passoit dans *Athènes*, sa Maison se ressentoit de cette heureuse abondance. Un jour fatal, qu'il étoit à sa Campagne, son Esprit se trouvant dans ces momens où tout est sujet de chagrin, sans que l'on sache trop pourquoi, il vit, avec une extrême répugnance, son Voisin passer dans sa cour. Ce Voisin en avoit le droit incontestable, provenant d'un par-

partage des deux Fonds anciennement fait. *Chremés* l'avoit vû passer, de même que ses Gens, plus de mille fois, sans que jamais il s'en fût formalisé. Mais ce moment ci le frapa, au point de lui causer une peine éfective, qui, malgré lui, augmentoit à chaque instant. Il étoit à réfléchir sur cela, quand *Horridas*, cet Avare, qui voudroit tout engloutir pour ne jouir de rien, lui vint faire visite. *Chremés* lui fit part, avec beaucoup de feu, de son déplaisir. L'Avare, qui comprit d'abord qu'il pourroit tirer parti de cette confiance, bien loin de le défabuser de sa fausse délicatesse, lui fit envisager l'inconvénient au pire. Voila qui est très choquant, s'écria-t-il! Quoi! On a une Femme, des Filles, des Domestiques, des Fruits exposés, & des Voisins passent, à toute heure, dans le cœur d'une Possession & d'une Maison! Quels dangers ne peuvent pas résulter de cette facilité! Pensez, Mon cher Ami, très sérieusement à vous délivrer de cette odieuse servitude. Elle n'est pas surportable. J'y réfléchirai aussi mûrement de mon côté. Adieu.

BRASIDAS. Est-il possible qu'il se trouve dans la Société civile, des Membres aussi remplis de noirceur! La plupart des Humains ne sont que trop le jouet de leurs

passions, sans qu'il soit nécessaire que leurs Semblables prennent le coupable soin de les atiser !

SOCRATE. Il ne fût pas possible à *Chremés* de goûter le repos. Il cherche des expédiens, mais rien ne le satisfait. Pendant ce tems là, les allées & venues du Voisin & de ses Gens sembloient se multiplier. Surcroit de dépit & de peines. Sa mauvaise étoile le fit courrir chez *Horridas*, qui, après lui avoir fait passer en revue des moïens aussi peu fondés, qu'impraticables, lui proposa, come la dernière & plus certaine ressource, d'acheter, à quelque prix que ce fût, le Fond de ce facheux Voisin, auquel, peut-être, cet infame Conseiller avoit fait doner des avis dignes de lui. Quoique je sois assez à mon aise, lui répondit *Chremés*, je n'ai pas du Comptant pour faire cet achat. Ne vous embarrassez de rien, lui repliqua nôtre Avare : Aquerez seulement : Quant au paiement comptés hardiment sur ma Bourse ; elle est à vôtre service au premier mot. Aveuglé dans sa passion, *Chremés* travailla sans relache à conformer cette aquisition importante, qui eut lieu, au moïen du double prix de sa juste valeur. Quand tout fût prêt, *Horridas* tint parole, mais en exigeant un intérêt si fort que l'aveugle Aquereur en fut frapé. Le re-
pen-

pentir, dès ce moment, auroit pû faire tout rompre, si les choses n'avoient pas été aussi avancées, ou, pour mieux dire, si l'orgueil & l'amour propre, qui ne sont jamais plus forts que dans les passions, ne s'y étoient pas oposes. Le voilà donc délivré de ce qui le choquoit si fort. Il se flate que par ses soins, ses récoltes, son œconomie, il pourra se soutenir & s'aquiter insensiblement. Mais come si la Fortune avoit marqué ce terme à son bonheur, tout prit un train absolument différent de ce qu'il s'étoit imaginé. Les intérêts s'acumulent. *Horridas* affecte d'être complaisant tant que ce personnage convient à ses vûes. Mais quand il vit le tems propre à son but, il leve le masque, demande Capital & Intérêts, met tout à la fois l'Home & les Fonds en Justice. Bref, le miserable *Chremés* fût très heureux, dépossédé de tous ses biens, d'être Citoyen d'*Athènes*; sans quoi l'Esclavage auroit mis le comble à ses Malheurs. *Horridas*, pour feindre une espèce d'humanité, le laissa dans les Fonds en titre d'Oeconome, mais si réduit pour le nécessaire, que toute sa Famille périt misérablement. Lui même a mieux aimé venir exposer sa misere dans la Place publique, que de continuer à servir un Maître aussi impitoyable. Jugez, Mon cher *Brasidas*, s'il n'est

pas prêt à crier tout haut ; *N'écoutez-jamais une fausse délicatesse ! Fermez les yeux aux inconveniens qui ne sont que passagers ! Contentez-vous de ce qu'il plût à la Providence de vous accorder libéralement !*

BRASIDAS. Voilà , je l'avoue , un exemple des plus frappans. Il est bien propre à corriger les faux délicats. Mais , Mon cher Socrate, ce qui est excellent pour l'instruction des Particuliers , ne me paroît pas aussi applicable à un Etat , qui a des Maximes & des Ressources bien différentes.

SOCRATE. Faites moi le plaisir de me dire surquoi vous fondez vôtre réflexion ?

BRASIDAS. Mes Services militaires m'ont mis souvent dans le cas de commander de gros Partis dans nos Armées. J'ai presque toujours remarqué , que lors que les Chefs étoient bien unis , les Subalternes dans la subordination , les Soldats dans l'obéissance , le Succès courroit ordinairement l'entreprise. Voilà , suivant moi , qui est assez relatif à la Délibération de ce matin , & qui pourroit donner quelque'espérance de sa réussite.

SOCRATE. Le rapport ne difère que dans l'espèce. Entre un Etat & une Armée , il y a certainement quelque différence.

BRASIDAS. Pas si grande qu'on pourroit bien se l'imaginer. Une Armée est composée
d'Ho-

d'Homes de la même Nation ; ou d'Alliés , qui ont tous , à peu près , le même intérêt dans l'objet qu'on se propose. Il y a des Commandans , des Loix , des Usages , un Droit comun. Indépendamment de ce qui a rapport a l'Ennemi , les Généraux ont soin de la Justice , de la Police , des Vivres , & du bon Ordre. Qu'y a-t-il à faire de plus dans l'intérieur d'un Etat ?

SOCRATE. Votre comparaison se soutient à merveille. Sans doute que si une Armée dirigée come vous le dites , n'avoit point de Conquête en vüe & point d'Ennemi en tête , elle pouroit subsister dans le bon Ordre , aussi long-tems qu'on le trouveroit à propos & qu'on le voudroit.

BRASIDAS. Non pas , s'il vous plaît. L'objet d'une Conquête réveille dans les uns l'amour de la Gloire ; dans les autres l'avidité du Butin. L'Ennemi éloigné ou en présence , contient tout dans le devoir. Sans ces deux Objets , une Armée tomberoit bientôt dans la licence , & se débanderoit insensiblement , à moins qu'elle n'eût un Chef extrêmement puissant & dont l'autorité fut entièrement despotique.

SOCRATE. Voudriez vous de tels Chefs à la tête de votre Patrie ?

BRASIDAS. Moi ! J'en suis bien éloigné.
Je

Je sacrifierois plutôt mes Biens & ma Vie, que de les souffrir. Mais à quel dessein me faites vous cette question ? Je ne puis m'empêcher de vous avouer qu'elle m'a frappé.

SOCRATE. Je n'en suis point surpris. Vous sentez vous même, qu'il faut un Pouvoir absolu, pour contenir une Armée dans le bon ordre, lors qu'elle demeure tranquille & dans l'inaction. Hé bien ! un Etat libre come le nôtre, est une Armée, à peu près dans cette situation, quoi que dans un goût très différent pour la forme & l'arrangement. Elle ne se débandera pas à la vérité, mais elle prendra un grand intérêt à ce qui se passera dans son intérieur. Chaque Individu prendra la licence d'en parler suivant sa portée & son tempérament. Les uns & les autres, en tout ou en partie, feront ce qu'ils croiront de mieux pour maintenir leurs droits, & leur liberté. Les objets dont il sera question & les circonstances, les feront agir avec plus ou moins d'ordre & de sagesse, de passion ou d'emportement. Si vous voulez les contenir & les réduire dans un humble silence, donnez leur des Chefs tels que vous-êtes résolu de les refuser aux dépens même de vos jours.

BRASIDAS. Je ne puis me refuser à la conséquence. Vous me poussez à bout. Mais

ne peut-on pas trouver un juste milieu entre ces deux facheuses extrémités ?

SOCRATE. C'est ce qui est très difficile, pour ne pas dire impossible. Ce milieu si souhaitable & dont on se fait, avec raison ; une très belle idée, se présente souvent de lui même, sans qu'il soit reconu. Lors que les résolutions & les mesures que l'on a prises sont parfaitement analogues aux objets qu'elles ont en vûe & que les Esprits, sans pré-jugez, sont dans la disposition d'en juger sainement, il est très aisé, à l'Home qui réfléchit, de reconoitre ce milieu si désiré ; mais il n'est pas au pouvoir des foibles Mortels, quelques moiens qu'ils emploient pour y parvenir, d'être assez heureux pour le fixer. Vous voiez que du désordre même où nous paroissent les Elémens, il en résulte de grands avantages ; l'Ordre renaît ensuite sans éfort & naturellement. N'en seroit-il pas à peu près de même parmi les Homes ?

BRASIDAS. Vous me faites entrevoir des Vérités, qui m'instruisent & me plaisent infiniment. Mais si le Plan du Sénat n'est pas aussi propre, que je le croiois, à contribuer à l'Ordre & à la Tranquilité, vous ne m'avez pas convaincu, qu'il pût entrainer avec lui aucune suite dangereuse.

SOCRATE. Je vai vous dire franchement

ce que j'en pense ; après quoi vous jugerez. Une condition essentielle dans un Etat libre est, que lors qu'il reconoit des Loix fondamentales, suffisantes pour le maintien de sa constitution, tous les Citoyens, quels qu'ils soient, leur doivent une entière & parfaite soumission. Dans tous les Corps dont cet Etat est composé, chaque Membre doit être libre & indépendant, quand il s'agit ou de conseil, ou de suffrage. La pluralité étant admise, il faut que tous s'y rangent, sans examen ultérieur. Ainsi toute Association, Conventicule, Projet, Assemblée particulière, que les Loix n'autorisent point, sont absolument illicites & deviennent criminelles, lors que la Loi en est manifestement blessée. Pour m'expliquer mieux, j'entens que chaque Particulier, suivant l'état dans lequel il se trouve, s'instruise par lui même des Loix & des Usages ; qu'il décide par ses propres lumières & le mouvement de sa conscience, sans autre acception que le plus grand bien de la Patrie ; qu'il se défie sagement des Discours fleuris & étudiez, come des Eloges personnels, dont le but tend à faire embrasser une opinion, ou à se déterminer en faveur de quelqu'un. Le pur amour du Bien public, est rarement aussi soutenu d'activité & d'éloquence que l'intérêt particulier : Du moins

n'a.

n'a-t-il pas autant de dextérité, ni de souplesse.

BRASIDAS. Je conviens que si chaque Citoyen se conduisoit ainsi, Nous verrions infiniment moins de disputes & de dissensions parmi nous. Il ne se présenteroit que des Questions ou des Projets absolument nécessaires, qui, une fois décidés, ne seroient pas sujets à occasioner tant de plaintes injustes ou fondées.

SOCRATE. La Délibération de ce matin est une nouveauté, dont le Peuple, avec quelque raison, prendra de l'ombrage. Voilà donc un commencement de séparation, qui ne fera que s'accroître, si le Sénat s'obstine dans son Projet. Supposons, pour un moment, que la fermentation qui peut en résulter parvienne à son plus haut période; il est certain qu'un Sénateur ambitieux, qui réuniroit à votre intrépidité, l'éloquence, la souplesse & les intrigues de *Demades*, se traceroit aisément un chemin au Pouvoir absolu. Il intimideroit les plus foibles par la hauteur & les menaces; il gagneroit les plus fermes par des détours de raisonnemens & des caresses artificieuses. Il pourroit encore fourdement, rendre odieux au Peuple, tel Membre de cet Illustre Corps qui lui résisteroit. Si la crainte d'une chute éclatante l'em-

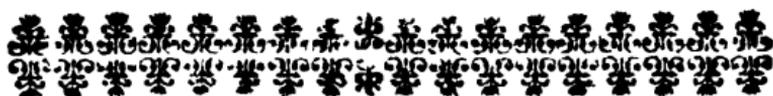
pêchoit

péchoit de se rendre le Tiran de tout l'Etat, il est infallible qu'il le deviendroit de ceux qui sont apellez à le gouverner, par le besoin qu'ils auroient de tous son apui, pour se soutenir contre le Peuple, dont ils auroient eu l'imprudencce de se séparer totalement. Ensorte que le Sénat, pour avoir trop écouté sa délicatesse, à l'ocasion de quelques désagrémens passagers, tomberoit dans une espèce d'Esclavage, tandis que le moindre des Citoyens demeureroit parfaitement libre. Vous voyez, *Mon cher Brasidas*, que l'application de l'Histoire de *Chrémès* n'est pas aussi éloignée du sujet que vous vous l'êtes d'abord figuré. Mais une vérité bien certaine, c'est que dans un Etat libre, tout doit se soutenir réciproquement. Le Peuple done un grand relief à la liberté des Citoyens vertueux & bien intentionez, qui sont à la tête du Gouvernement. Ceux-ci, à leur tour, doivent prendre sincèrement à cœur les droits du Peuple & les envisager toujours come sacrez. Voila ce qui maintiendra long-tems l'équilibre dans un Etat, dont la Liberté fait la baze, malgré la double oposition qu'y mettent les passions & les intérêts particuliers.

BRASIDAS. Je ne puis vous exprimer combien je suis sensible aux marques que vous me donez de vôtre amitié, par vos judicieux

conseils. Je suis parfaitement désabusé, & je présume avec plaisir que *Critias* ne l'est pas moins que moi. Je reconois, à n'en point douter, que les remèdes que l'on s'éforce d'appliquer à des⁴ inconvénients qui ne sont que passagers, dont la source est dans la nature des choses mêmes, non seulement sont inutiles, mais peuvent devenir très dangereux. Mon parti est pris. Toute mon attention, à l'avenir, sera de diriger mes avis ainsi que ma Conscience & mes Lumières me les dicteront, sans acception de personne ou d'opinion particulière. Lors que je me ferai acquité de mes devoirs, je laisserai tranquillement aux soins de la sage Providence à disposer du reste.

SOCRATE. Vous y gagnerez doublement. Vous vous acquiterez de ce que vous devez à votre Patrie, de la manière qu'elle l'exige précisément de votre cœur & de vos talens. Par là vous éviterez d'entrer dans cet Esprit de Conciliabule & d'Intrigue, capable, à la vérité, de plaire à des Génies manquez, bouffis dorgueil & bien partagez d'insuffisance; mais qui sera toujours indigne d'un Home rempli de cœur & d'honneur, come vous l'êtes.



R E P O N S E de Mr. de L * * à la Lettre sur l'Inoculation de la Petite - Vérole.

IL est bien juste, *Monsieur*, de vous remercier, & on ne sauroit le faire de meilleur cœur que nous le faisons: Nous avons suivi vos Conseils avec confiance; on a inferé la petite Vérole à mon Fils; tout est allé parfaitement bien: Nous voilà à présent hors de crainte; nous chantons victoire, & mon Fils vous nomme hautement son Libérateur. Un jour plus pur semble suivre à ses yeux; il croit sortir du tombeau, & prendre une nouvelle vie. La belle Ode qu'il feroit à votre louange, s'il savoit faire des Vers! Sa Mère est bien de moitié à chanter vos éloges; au moindre mal de tête qu'avoit son cher Fils, sa tendresse s'alarmoit; c'étoit la petite Vérole qui venoit contre lui à grand pas; comment le mettre à couvert? Il ne pouvoit en échaper! Elle le croioit déjà mort.

N'est-il pas surprenant qu'on tire le remède du mal même; semblable à la Vipère, qui fournit le contre-poison à son Venin? Cette Maladie, autrefois si redoutable & si funeste,
perd

perd beaucoup de sa force, aujourd'hui qu'on se familiarise avec elle : On a remarqué que de vingt Persones qui sont ataquées de la petite Vérole il en meurt souvent cinq, soit dans le cours de la Maladie, soit par les infirmités qui la suivent. Ce nombre augmente quelque fois, car la petite Vérole a des accès périodiques très dangereux. Or par les Observations qu'on a faites à Genève; de vingt Persones qu'on a inoculées il n'en est pas mort une seule; ce qui, selon moi, est une preuve évidente de l'utilité de l'*In-
sertion*. Ne semble-t'il pas que la petite Vérole se plait à épargner les Victimes qui s'ofrent volontairement à elle, & qu'elle réserve toute sa rigueur pour celles qu'elle est obligée d'aller chercher, & de trainer à l'Autel ?

Cependant, *Monsieur*, malgré la clarté de cette Démonstration, en faveur de l'Inoculation; il y a encore des Gens qui veulent se fermer les yeux pour ne pas voir la lumière : Il y a encore des Rebelles qui résistent à la force de l'Expérience. Come vôte Lettre me parût utile & importante; j'en envoiai des Copies en plusieurs endroits : Vous avés fait de bons Ouvrages, mais certainement, il n'y en a aucun qui ait fait plus de bruit. On ne peut plus nier le fait il est

trop avéré, & trop public: Tout Genève en est témoin, & peut l'attester; mais on chicane sur la manière. On auroit voulu que vous eussiez doner plus d'étendue aux Observations, que vous fussiez entré dans un plus grand détail sur l'Opération, & sur la Cure. Peu s'en faut que l'on n'exige de vous le nom des Persones sur qui on l'a faite, & qu'on ne vous demande des Certificats. Pourquoi, dit on, se servir d'une découverte qu'on doit aux Arabes, à des Infidèles, aux Ennemis de *J. Christ*?

Les Railleurs ont badiné aussi sur votre *Chloé*: On vouloit vous demander si ses charmes avoient augmentés, après l'*Inoculation*; come les fruits d'un Arbre sont plus beaux après qu'il a été enté. Je ne fai ce que vous répondrés à cette Question, mais en voici une autre plus sérieuse, & qui mérite votre attention.

Pourquoi chercher toujours des Nouveautés? disent quelques Docteurs à barbe grise; faudra-t-il apprendre sans cesse, nous qui enseignons depuis si long-tems? Ne s'est on pas bien passé de l'Inoculation, jusqu'à aujourd'hui? Pourquoi vouloir forcer la Nature à développer un germe caché, qui peut-être n'auroit jamais paru, si on l'eut laissé tranquillement dans sa niche? Que fait-on, si, en le développant, il ne sera pas
acom-

accompagné de quelque autre maladie plus dangereuse? Voilà l'objection dans toute sa force; en attendant que vous y répondez, voici ce que j'ai dit: Tant que les Hommes n'auroient pas toutes les Connoissances, & seroient capables de les perfectionner, & d'étendre leurs lumières, ils seroient toujours apprentifs; chaque Maître doit être le Disciple des Observations, de l'Expérience & de l'Étude; Heureux qui peut devenir l'Élève de la Vérité! Une découverte utile ne perd point de son prix, pour être nouvelle; & on doit la recevoir de quelque main qu'elle nous vienne. *Plusieurs Persones guérissent de la petite Vérole avant l'Inoculation.* Cela est vrai; mais il en périssoit souvent cinq sur vingt. Que l'on pousse le calcul proportionnel seulement jusqu'à quatre mille; il se trouvera que la Découverte de l'*Inoculation* aura sauvé la vie à mille Persones.

A l'égard de ce que disent les Ennemis de l'*Insertion* sur le danger qu'il y a d'éveiller & de ranimer un Germe, qui pourroit dormir jusqu'à la fin de la vie, je leur répons par le fait que voici: Un des Amis de mon Fils, qui ne se rapelloit point d'avoir eu la petite Vérole, & qui la craignoit beaucoup, témoin du succès de l'*Insertion*, voulut l'éprouver sur lui même, & se fit faire l'Opé-

ration, très exactement, selon la methode que vous m'avez indiquée ; mais rien ne parût ; on crût avoir manqué à quelque chose, on recommença de nouveau ; on la repêta quelques à trois fois, avec tous les soins, toutes les précautions qui pouvoient assurer l'Événement ; mais ce fut toujours inutilement. Enfin, un Vieux Domestique se souvint que son jeune Maître avoit eû la petite Vérole étant en Nourice.

Vous avez remarqué dans vôtre Lettre que quand le Germe n'est pas prêt à paroître, il ne se développe point ; & que lors qu'il est en état de mort, on ne sauroit le ressusciter. Ainsi on ne risque rien, en essayant l'*Inoculation* ; on ne fait aucune violence à la Nature, on ne fait que lui aider. *Oui, mais en manifestant la petite Vérole, qui vous assurera qu'elle ne sera pas accompagnée de quelque autre Maladie, qui en augmentera les accidens. Et le danger ?* Mais qui peut aussi vous promettre, qu'indépendamment de l'*Insertion*, ces accidens sinistres ne paroîtront point ? Nous les prévenons, ou nous les afoiblissons du moins, par de sages précautions ; l'événement & le succès justifient nôtre methode.

La critique qui voudra, pour moi je ne puis qu'y applaudir ; je la prône par tout ; & je

je lui ai fais déjà bien des Partifans. Après tout, que l'on me nomme un Remède utile qui n'ait pas eu ses Censeurs? Quels cris ne poussa pas *Gui Patin* contre l'Antimoine quand on comença à en faire usage: Il avoit dressé un long *Martirologe* de ceux qu'il avoit, disoit-il, tué. Je crois entendre encore les Clameurs du fameux *Hecquet*, contre le *Kermès*, dont on se sert pourtant avec succès. Le *Quina* même a trouvé des Contre-difans. Dieu, disoit-on, n'a pas attaché la guérison des Fièvres à la découverte du Pérou, d'où nous vient cette précieuse Ecorce. Non, mais à mesure que nos maux se sont multipliés, sa bonté a voulu aussi en multiplier les remèdes. C'est presque le seul avantage que nous aions retiré de la Conquête de ce Pais; car je compte pour peu de chose l'or & l'argent, qui, en augmentant nos richesses, ont augmenté notre Luxe & nos besoins.

Je croiois finir ma Lettre ici, & ne faire qu'ajouter les complimens de ma Femme & ceux de mon Fils, mais ce que je viens de voir n'est pas indigne de vous être raporté, parce qu'il confirme la bonté de votre méthode. Je l'appelle *vôtre*, quoi quelle ne vous appartienne pas, mais nous vous la devons, vous l'avez mise au jour, & vous en êtes au moins le Parain. Mr. de M. est entré chés moi

moi tout éffouffé , & m'a prié avec instance d'aller promptement en son Logis , pour terminer une dispute qu'il y avoit entre son Epouse & lui : Je me suis mis à sourire, vous ferez bien tôt d'acord , ai-je répondu, je vous conois, vous n'avez pas besoin d'Arbitres ; il seroit bien à desirer que toutes les Querelles ressemblassent à la vôtre, & pussent se concilier avec autant de facilité. Ne raillez point, ä-t-il repliqué ; ceci est plus sérieux que vous ne pensés : Il ne s'agit pas moins que de la santé & de la vie de mon Fils. Il est tems de mettré fin à ses terreurs continues ; il a sans cesse la petite Verole devant les yeux, est come il craint de mourir , cela suspend toutes ses Etudes. Je suis résolu de le faire *inoculer* ; j'ai fait apeller le Chirurgien ; tout est prêt , le Jeune Home est résolu , mais la Mere hésite , & ne peut se résoudre ; Venés promptement la déterminer ; vous avez en vôtre faveur l'expérience & le succès : Je cours, j'arrive, je vois l'Opérateur, Home habile & intelligent ; je lui fais signe , & tandis que j'amuse la Mere , l'incision est faite. C'étoit come une piquure d'Epingle à peine sensible. La Mere s'écrie , *Ho mon cher Fils !* & puis elle est charmée ; elle me remercie elle m'embrasse, tout va à l'ordinaire ; c'est-à-dire le mieux du

du Monde. Je n'ai pas voulu vous envoyer cette Lettre sans voir la suite de l'opération: Il m'a paru seulement que l'éruption s'est manifestée un peu plus tart que vous ne le dites. D'ailleurs aucuns accidens; point de remèdes; de bons bouillons; de petits soins, & beaucoup de satisfaction & de bonc humeur. Comptés, *Monsieur*, que ceci fera valoir l'Inoculation. Mr. de M. en est de venu sectateur zélé; & il fera bien des Disciples. Vous savés avec quel atachement je suis le vôtre &c.

PARIS le 25. Jun 1751.





HISTORIETE GALANTE.

UN Mousquetaire fréquentoit assidûment une jeune & fort aimable Demoiselle, qu'il s'étoit proposé d'enlever, pour vivre avec elle à la mousquetaire. Il auroit d'autant mieux réussi dans son projet, que la belle répondoit parfaitement à sa tendresse. Par malheur pour les deux Amans, ceux qu'ils avoient mis dans leur confiance, crurent devoir avertir les Parens de la Delle. de ce qui se passoit à leur insçu, dans l'intérieur de leur Maison. Ceux-ci, en gens expérimentés & prudens, jugèrent bien qu'il leur seroit difficile, pour ne pas dire impossible de conserver chez eux cet Oiseau, & de le garantir du Vautour qui avoit entrepris de le croquer. Ils prirent donc le parti de faire enfermer cette belle Enfant dans un Couvent, à quelques lieues de *Paris*. Ce projet s'exécuta si secrètement, que le Mousquetaire, malgré toutes les démarches & les perquisitions qu'il faisoit ne pouvoit venir à bout de découvrir le lieu de sa retraite. Vainement questionnoit-il les Domestiques, vainement se servoit-il avec eux de la Pluie de *Danaë*, tous, soit dis-

discrétion, soit ignorance, deméuroient muets, & ne lui donoient pas le moindre éclaircissement.

La Delle. de son côté, étoit dans la plus grande impatience de revoir son cher Mousquetaire. Apres avoir tenté inutilement plusieurs expédiens pour lui doner de ses nouvelles, l'Amour, plus ingénieux encore chez le Beau-Sexe que chez les Homes, lui fit enfin trouver le moyen de réussir. Elle s'adressa au Jardinier du Couvent, & à l'aide d'un gros Ecu, de bien des instances & des carettes, elle l'engagea de se charger d'une Lettre, pour remettre à la Poste. La Commission ayant été fidèlement exécutée, le Mousquetaire ne manqua pas de recevoir la Lettre de sa Maitresse, qui lui causa une joie proportionnée à la vivacité de ses sentimens. Mais il s'agissoit de tirer de sa Re traite cet Objet chéri; quelles difficultés n'avoit il pas dans une semblable entreprise! Des Murs élevés, des Grilles épaisses, des Surveillantes austères, paroissent mettre d'invincibles obstacles à ses projets: Aussi fut il long-tems à doner la torture à son Imagination, sans savoir à quoi se résoudre. Enfin il crut qu'en mettant en usage auprès du Jardinier du Couvent, ce Métal précieux, qui force les passages les plus dif-

ciles, il viendroit peut être à bout de son entreprise. Personne ne pouvoit mieux le servir; 12. Louis promis en cas de réussite, mirent cet Home entièrement dans ses intérêts, & le déterminèrent à tout entreprendre.

Dans la Saison du Printemps, on permet aux Religieuses, & plus facilement encore aux Pensionnaires, de se promener à certaines heures dans le Jardin. La Belle Amoureuse n'avoit garde d'y manquer, & dans ses Promenades elle manquoit encore moins à causer avec le Jardinier, qui lui donoit des nouvelles de son Amant. Il lui aprit qu'il s'étoit chargé de la tirer du Cloître, & qu'elle n'avoit pour cet effet, qu'à se rendre au même endroit, vers les 3. heures après Midi. Je dois, lui dit-il, conduire demain de grand matin des Légumes à Paris, je les sortirai du Jardin à l'heure que je vous indique, & je pourrai facilement vous passer dans ma Hotte, sans qu'on s'en aperçoive.

L'espérance de sortir bien-tôt du Couvent pour rejoindre un Amant chéri, mit cette jeune personne au comble de la joie. Elle marqua d'abord sa reconnoissance au Jardinier, en lui faisant présent d'un Colier de Perles fines & de deux Boucles d'Oreilles assez riches qu'elle portoit alors, & qu'elle lui donna comme un gage d'une reconnoissance plus étendue.

La Belle, impatiente, ne manqua pas de se rendre, long-tems avant l'heure, à l'endroit marqué. Elle aperçût, quelque tems après, le Jardinier, qui venoit à elle, & elle eut bien-tôt la satisfaction de se voir empaquetée avec les Epinars, les Laitues & les Porreaux. La Hotte fut chargée, & le Porteur de Légumes s'achemina, pour traverser la Porte du Jardin & une grande Basse-Cour. Une vieille Tourière, aussi impitoiable que le Dragon qui gardoit le Jardin des *Hesperides*, faisoit sentinelle à la première; & la seconde étoit remplie de Domestiques, qui travailloient à divers ouvrages. Ils furent assés heureux pour échaper d'abord à la vigilance de la vieille Religieuse, qui se contenta d'examiner la superficie de la Hotte, & selon toutes les apparences ils seroient sortis avec le même bonheur, sans l'étourderie du Mousquetaire. Impatient de voir le succès du stratagème dont le Jardinier lui avoit fait part, il parut dans la Basse-Cour, où il eut l'imprudence de compter au bon Homme les 12. Louis qu'il lui avoit promis. Il fut aperçu de la Tourière, qui se doutant, à cet indice, qu'il y avoit Anguille sous Roche, cria aussi tôt aux Domestiques de fermer toutes les Portes.

Voilà nos deux Oiseaux pris, & tout le

Couvent en rumeur. La Supérieure fait partir un Exprès pour *Paris*, pour informer les Parens de la Delle, de ce qui venoit d'arriver. Ils s'assemblèrent pour prendre une résolution. Le résultat fût, que come il est moralement impossible de faire entendre raison, ni de sauver l'honneur d'une Fille coëfée d'un Militaire, le meilleur parti étoit de lui faire promptement épouser celui-ci. C'est ce qui a été exécuté au grand contentement de la Delle. Quant au Mousquetaire, il ne souhaitoit que les prérogatives d'Epoux, & en craignoit la qualité, mais bongré, malgré, il a falu qu'il en vint au Sacrement, sans quoi il auroit été poursuivi come Ravisseur. Le plus à plaindre est le pauvre Jardinier, à qui l'étourderie du Militaire a fait perdre une Place qui lui donoit à vivre, aussi bien qu'à sa Femme & à ses Enfans.





R O N D E A U

Par Mr. T. C. T. pour Mademoiselle C. T.

*Q*ue je vous aime belle Iris !
 De mon Cœur, qui vous est soumis,
 Recevez l'hommage sincère,
 Je renoncerois pour vous plaire
 A la Déesse de Cypris.

Votre Air, vos Graces & vos Ris
 M'ont enchanté, j'en suis épris,
 Il m'est impossible de taire,
 Que je vous aime.

L'Amour de Phœbus pour Thétis,
 Ou de Céphale pour Procris,
 Près du mien n'est qu'imaginaire,
 Iris vous m'en devés salaire,
 Dites moi seulement, pour prix,
 Que je vous aime.



EPIGRAMME

Sur la mort du Maréchal de SAXE.

MAURICE en expirant mit le prix à sa vie,
 D'un beau rêve, a-t-il dit, je me trouve à la fin,
 Le carnage, l'horreur, les feux, la pillerie,
 Vers le sombre avenir tracèrent son chemin.
 Dans l'éternelle nuit où la Fièvre le plonge,
 Sans doute, il jouïroit d'un plus heureux destin,
 Si tous ces grands exploits n'eussent été qu'en
 Songe.



La FEMME, supérieure à l'HOMME.

EPIGRAMME.

LE Méchant Homme, être pervers,
 Est un Monstre affreux, noir, infame;
 Rien n'est pire dans l'Univers,
 Si ce n'est la méchante Femme.



E N I G M E.

LECTEUR ma définition

N'est rien moins qu'un petit ouvrage ;
Mais telle est ma condition.

En tout Pais je règne, & règne sans partage,
Turc , Persan , Mogol & Chinois,
Chacun m'obéit , me révère

Et se fait un devoir austère

De suivre aveuglément mes plus bizarres Loix.

Voici quel est mon grand talent ;

J'imagine beaucoup , j'enfante d'avantage ;
Le frivole , le beau , l'utile , le galant ,

Je mets tout en usage.

J'ai même des Docteurs

Dont le soin & l'étude ,

A la Cour , dans la Solitude ,

Prêchent , sans se lasser , jusques à mes fureurs.

Au Commerce par fois , je deviens favorable ,

Et quelque-fois aussi le Marchand contre moi

Jure , & sans trop savoir si je suis raisonnable ,

Voudroit anéantir mon Empire & ma Loi.

Je suis de bonne foi. L'Homme aconome & sage

Peut blamer m'a fécondité ;

Mais j'ai pour moi le Sexe, & toujours au bel âge.

On m'honore à l'égal d'une Divinité :

Chez

Chez le François sur tout, j'ai ce noble avantage,
Et j'en fais vanité.

Le Mot de l'Enigme du Mois passé est
E N I G M E même.



T A B L E.

R Reflexions pour adoucir la Vieillesse.	P. 487
Essai sur la Superstition.	512
Vers sur la démolition des Eglises Chrétiennes par l'Empereur Julien.	534
Lettre aux Editeurs, écrite d'un Village, sur l'Inoculation de la Petite-Vérole.	536
Dialogue II. entre Socrate & Brasidas.	549
Reponse de Mr. de L** à la Lettre sur l'Inoculation de la Petite-Vérole.	564
Historiette Galante.	572
Rondeau par Mr. T. C. T. pour Melle. C. T.	577
Epigramme sur la Mort du Maréchal de Saxe.	578
La Femme supérieure à l'Homme. Epigramme.	578
Enigme.	579